

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

846G262
K1917

LOUIS GEANDREAU

LE CIEL DANS L'EAU

POÈMES ET THÉATRE

PRÉFACE
de
EDMOND ROSTAND
de l'Académie française

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
—
1917


DÉCISION
30 %

LE CIEL DANS L'EAU

DU MÊME AUTEUR :

PROSE

Le Képi sur l'oreille, impressions militaires.
Miettes, chroniques et conférences.

THÉATRE

Au Clair de la Lune, un acte en vers.
Professeur, un acte en vers.
L'Éveil, un acte en vers.
La Nuit de Février, saynète en vers.
Matamore, trois actes en vers.
Muse et Musette, saynète en prose.
Sons de cloche, un acte en prose.
Petites manœuvres, un acte en prose.

EN COLLABORATION AVEC GUILLOT DE SAIX :

La Belle-au-Cœur-Dormant, un acte en vers.
Narcisse, trois actes en vers.
Jean de La Fontaine, trois actes en vers.
Galthier l'Oyseau, trois actes en vers.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 *exemplaires numérotés sur papier de Hollande.*

LOUIS GEANDREAU

LE CIEL DANS L'EAU

POÈMES ET THÉATRE

PRÉFACE

de

EDMOND ROSTAND

de l'Académie française

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1917

846 G262
K1917

On s'ferait trouer la peau
Pour le p'tit lieutenant Geandreau.
(*Chanson de la 1re section du 44e de ligne*, 1914.)

Louis Geandreau était mon ami.

Depuis longtemps, sur les enveloppes des lettres que je recevais, sur les bandes de journaux, je constatais qu'un inconnu jetait au crayon des apostrophes affectueuses ; un lutin, un bon sylphe lyrique et gamin griffonnait sans cesse des choses encourageantes à la surface de mon courrier, de sorte que ce qu'il y avait sur l'enveloppe me consola quelquefois de ce qu'il y avait dedans.

Un jour, Geandreau, après m'avoir adressé des vers de la plus vibrante verve et de la plus minutieuse virtuosité, se présenta à moi. Nous causâmes. Et quand j'appris qu'il s'occupait pour vivre à cette poétique besogne de classer, la nuit, dans un wagon errant, les mystérieuses correspondances, je m'écriai : « Mais c'est vous, le sylphe ! » Il sourit, un doigt sur ses lèvres. L'Administration ne pourra plus punir de cette infraction aux

règlements celui que la Poésie vient de perdre !

Ah ! quel brave et joli cœur c'était !...

Dès qu'il partit pour la guerre, je craignis pour lui, sachant ce que c'est qu'un poète et qu'il ne saurait être prudent. J'ai reçu la nouvelle de sa mort en chancelant. De ceux qui m'aiment il était pour moi l'un des plus chers. Je l'ai pleuré.

Mon immense regret, c'est qu'il n'a pas su à quel point j'étais touché de sa fidélité, de son ardeur, et que ces derniers temps je montrais ses lettres et ses vers sans cesse. Il est mort sans que j'aie pu suffisamment l'aimer et le servir. Je garde avec respect ses derniers mots héroïques.

Il avait l'enthousiasme alerte et spirituel. C'était un vrai poète, à la fois doué et patient. Ses pièces de théâtre, que je n'ai lues qu'après sa mort, contiennent des qualités plus grandes encore que je ne pouvais l'imaginer ; je regrette bien que sa merveilleuse discrétion l'ait empêché de me les faire connaître naguère. Il serait arrivé certainement à un très grand succès au théâtre. — Pauvre petit !

Comme je visitais l'automne dernier un village dévasté en Champagne, je vis, dans l'énorme

entonnoir creusé par une marmite, l'eau des pluies refléter l'azur. Je me sentis ranimé en voyant luire dans ce trou de mort cette promesse d'éternité. Et malgré moi je murmurai : « Le Ciel dans l'Eau ! » *C'est le titre du volume de vers laissé par Geandreau, et ces quatre mots disent tout son art et toute sa foi ! Vous allez sentir en frémissant passer le souffle de son aile...*

Que de poètes sont morts, de la douce Aquitaine! Despax! Lafon! Hourcade!... et mon cher Geandreau! — Des rossignols tombent de toutes les branches !

Bois des Muses! Bois sacré! — Les bois de France, vers le Nord et dans l'Est, sont fauchés par la mitraille. On nous dit : « Voilà un bois », et nous voyons un bosquet de tronçons, un noir boqueteau de pieux! Eh bien! le Bois des Lauriers ressemble à un Bois-Sabot ou à un Bois-le-Prêtre. Parmi les tiges hachées, inconsolablement, nous errons... désespérés chaque fois qu'ayant d'un doigt pieux recueilli une larme de sève, nous en sentons sur nos lèvres la jeunesse et la saveur !

EDMOND ROSTAND.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

« ... Le lieutenant Louis GEANDREAU a participé aux attaques des positions au Nord de Soissons, a été tué en entraînant sa section qu'il a conduite jusqu'aux tranchées ennemies. »

(Ordre du Jour de la 6e Armée.)

Louis GEANDREAU est né le 2 janvier 1885, à la Roche-Chalais (Dordogne). Il suivit à Bordeaux les cours du grand lycée et le cours Lhéritier. Simple empoyé des P. T. T., puis « ambulant » des grandes lignes, il sut mener courageusement une existence en partie double. Tout jeune, il s'était donné à la poésie avec force, avec fougue. Musset l'avait formé, puis Sully-Prudhomme, et surtout Edmond Rostand, auquel il vouait un culte frémissant.

A seize ans, Louis GEANDREAU, féru de théâtre, écrivait des pièces en vers, qu'il montait et jouait lui-même. Créant autour de lui une joyeuse activité, il entraînait, dans ces entreprises de spectacles, ses amis, ses cousins et ses cousines. Tour à tour auteur, acteur, décorateur, machiniste, multipliant les ressources inépuisables de son ingénieux esprit, il faisait représenter : *Au Clair de la Lune*, *L'Éveil*, *Muse et Musette*, *Professeur*, *Une moyenne proportionnelle*, *L'Échéance*, et, dans un cadre de verdure, le *Marquis de Carabas*.

Puis il s'attacha à des œuvres plus importantes : un *Matamore*, et, avec un de ses amis, dans une curieuse collaboration par correspondance : *La Belle-au-Cœur-Dormant*, *Narcisse*, *Jean de La Fontaine*, *Galthier l'Oyseau*. Il devint rédacteur en chef de *La Lecture française* et collabora à *La Plume*, *La Vie Bordelaise*, *Le Monde et le Théâtre*, *Le Mondain*, *Burdigala*.

Très consciencieux dans ses occupations professionnelles, il travaillait avec ardeur pour se ménager des loisirs qu'il consacrait à la poésie, aimée pour elle-même, à la poésie et aussi à la nature. Dès que le soleil brillait,

il partait en promenade. Petit-fils de paysan, il avait pour la terre une tendresse émerveillée et filiale. Non seulement il aimait la campagne en poète charmé, exalté même par ses beautés, mais aussi il l'aimait en terrien, attaché à cette glèbe dont il appréciait la généreuse fécondité. Il adorait les paysans, qu'il retrouva sous ses ordres comme officier.

A la guerre, il pensait à ce petit pays charmant et perdu au fond du Périgord : Le Bournet ; et voici ce qu'il écrivait à son fermier Mercillou :

« Je reçois aujourd'hui ta bonne lettre, mon cher vieux, et j'y réponds aussitôt pour que tu aies l'assurance que, même à la guerre, ton ami Louis pense toujours à toi. Chacun, en ce moment, se bat pour quelque chose, les uns défendent leur coffre-fort, d'autres leur château, d'autres leurs troupeaux — eh bien! moi, je me bats pour Le Bournet et les deux vaches de Mercillou. En défendant ainsi chacun un petit morceau de la France, on arrive tous à défendre la France tout entière. — Tu as compris, mon vieux Mercillou ?... »

Dans *Le Képi sur l'oreille,* impressions joyeuses ou profondes recueillies au cours de son service militaire, le poète Louis Geandreau, dans une sorte de pressentiment de la guerre, écrivait ces lignes, auxquelles les événements ont donné un sens poignant (il s'agit des exercices de tir) :

« On s'habitue à tout ; au bout d'une demi-heure de ce petit jeu-là, le chant des balles sur votre tête vous produit le même effet que le gazouillement des oiseaux dans le bocage ; pour un peu, on écrirait des vers. »

C'est dans les tranchées de 1914, en effet, qu'il écrivit : *Ce que c'est...* « Tu as dû recevoir une lettre en vers, ou, pour être plus sincère, une poésie qui ne fut point écrite de premier jet comme le sont les épistoles. La vérité m'oblige à dire qu'elle fut écrite cependant dans des conditions assez honorables, c'est-à-dire dans la tranchée de première ligne : atmosphère de poudre, sifflement des balles, grognements des 75... »

Dans les heures difficiles, il déclamait quelques alexandrins d'Edmond Rostand : « J'ai remarqué, écrit-il, qu'à défaut de grog une strophe bien amenée réchauffe un peu les hommes. Hier, comme on avait pataugé pendant des heures dans des boyaux de communication et des chemins impossibles, ils se sont mis à rire quand je leur ai dit les vers de Flambeau :

... Nous qui, pour arracher, ainsi que des carottes,
Nos jambes, à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains...

« C'était si bien tout à fait çà qu'ils n'étaient pas éloignés de croire que ces vers avaient été faits pour eux. Je les ai vus aussitôt très fiers et presque consolés. Tous les jours, au rapport, je leur lirai quelque chose. Je fais apporter de Compiègne *L'Aiglon*. Je mets cela sur le compte de l'ordinaire avec la mention : eau-de-vie ! »

A la réception d'une lettre dans laquelle Rostand disait : « Je pense bien souvent à vous et je suis sûr que vos hommes vous aiment rudement. Je les embrasse tous sur vos joues... », Geandreau s'écrie, enthousiasmé : « Ma section étant réunie, j'ai tiré mon petit papier et je leur ai dit : J'ai une communication à vous faire... et j'ai lu... Au nom d'Edmond Rostand j'ai entendu le frisson passer ! Tous mes hommes qui n'étaient que des flambards se sont soudain sentis devenir des « Flambeaux ». Le père de *L'Aiglon*, qui s'y connaît en grognards héroïques, les a adoptés dans son cœur par amour pour moi ! »

Rostand ne se trompait pas. Louis Geandreau était adoré de ses hommes. Chacun d'eux aurait donné sa vie pour ce petit lieutenant aux yeux clairs, si crâne, si entraînant, et ils le chantaient eux-mêmes dans un couplet naïf dont la seule richesse est dans l'intention.

Officier fraternel, il partageait sa vie avec son ordonnance : « Solidaires, affectueux, nous menons dans ce terrier que j'occupe une existence que l'étroitesse des lieux rend vraiment rapprochée. C'est ma Providence. Ami, domestique, agent de liaison et dame de compagnie, tel est mon inappréciable Ferré. » Il ajoute : « Un obus passe

en sifflant, un autre s'arrête en ronchonnant. Des fermes et des villages lointains érigent leurs pauvres squelettes noircis. Du soleil par-dessus tout cela. Soleil, obus humanitaire qui n'éclate jamais ! »

Jusqu'au dernier jour il criait sa confiance et soutenait le moral de ses hommes :

« Enfin ! voilà 1915. Tout ce qu'il y aura de beau, de doux, de consolateur, sera vu par le nouveau soleil. Je viens de souhaiter la bonne année à mes soldats (ah ! pas de boniments !) : « Je vous souhaite la bonne année, nos vœux à tous sont les mêmes : la Victoire et la Paix !... » Et tout le monde était ému. Ah ! les braves mains serrantes... »

Il écrivait encore à ses chers parents, à la veille de sa mort : « Que vous dirai-je, mes vieux de mon cœur, que nous ne sachiez point ? La guerre continue... et nous continuons à vivre dans notre petit pays de meules que la pluie ou le soleil renouvellent chaque jour à nos yeux. Hier il a fait une belle journée, aujourd'hui ça pluviote un peu. Demain, ce seront les Français, pardon, le soleil ! qui aura le dessus ! Et ainsi de jour en jour, de soleil en soleil, on aura la Victoire, et puis la Paix, et puis le droit de s'embrasser de toutes les forces de son cœur explosif. Espérance ! Patience ! Ça viendra !... »

Le 13 janvier 1915, à l'aube, le lieutenant de réserve Louis Geandreau fut tué à l'assaut, au début de la bataille de Crouy. Prenant le commandement de sa compagnie, il avait pénétré, en tête de ses hommes, dans une première tranchée allemande et fait des prisonniers. C'est à l'assaut de la deuxième qu'il fut atteint par une balle de revolver tirée à bout portant par un officier ennemi. Ses hommes abattirent le meurtrier, et, après avoir vengé superbement leur chef bien-aimé, l'ensevelirent, au péril de leur vie.

Au 44e régiment d'infanterie, on garde pieusement le souvenir du lieutenant Louis Geandreau. Pour tous ceux qui l'ont connu, et pour tous ceux qui seulement ont entendu parler de lui, il est demeuré : le Poète...

G. de S.

LE CIEL DANS L'EAU

Je dis qu'il ne faut pas croire à l'ombre éternelle.

EN ATTENDANT L'AUTRE SOLEIL

LE PETIT POUCET

Tandis que sous l'averse, errants et sans courage,
Ses frères, que l'éclair d'un couteau harcela,
Sanglotent dans la nuit, — Poucet les boute là
Et monte dans un pin secoué par l'orage.

Malgré l'écorce rude et le vent qui fait rage,
Il monte droit aux cieux, hardiment, et voilà
Que, dans la nuit que pas un astre n'étoila,
Il découvre une étoile à travers le feuillage...

Quand le vent de l'effroi souffle et qu'il fait plus noir,
Le poète en son cœur sent tressaillir l'espoir,
Car, par-dessus la tour, la tente, la chaumière

Où ses frères blafards sanglotent, l'humble gueux,
S'accrochant, s'écorchant aux grands arbres rugueux,
Monte vers l'Idéal dénicher la Lumière.

1908.

LES DEUX SOLDATS

Au lieutenant MUGARITZ.

Dans le beau régiment d'Espagne
Deux soldats servaient simplement.
Un soir, au pied de la montagne,
S'arrêta le beau régiment.

D'avoir tant marché par la lande
Les deux soldats étaient bien las.
Mais la montagne était si grande
Qu'on la croyait presque à deux pas.

Laissant les autres boire et rire
Et chanter les obscènes chants,
Après la soupe, sans rien dire,
Ils sont partis à travers champs.

Ils seront bien rentrés, sans doute,
Ce soir, à l'heure du rappel...
Voici les champs, voici la route
Et la montagne dans le ciel !

La Montagne, elle est là, c'est elle !
Celle-là dont on parlait tant...
Avec ses neiges immortelles,
Ses flancs d'or et ses pics d'argent !

Ce n'était donc pas une fable
Comme en font les maîtres parfois ;
C'est une chose véritable...
Une montagne, ça se voit !

Mais tandis qu'ils vont, l'âme pleine
De désirs sacrés et confus,
Voilà que, devant eux, la plaine
Déroule des champs imprévus.

L'azur fuit, l'horizon le gagne,
Un val se creuse maintenant...
Mais on dirait que la montagne
Va surgir à chaque tournant.

Ils vont. Parfois un sourd reproche
Un instant les fait hésiter.
Mais non... la montagne est si proche...
Ils seraient fous de s'arrêter !

Et, comme ces reines lointaines
Dont les sourires bien-aimés
A travers les monts et les plaines
Entraînaient les princes charmés,

La montagne, toujours plus grande,
Toujours plus belle à chaque pas,
Comme une reine de légende
Attire à soi les deux soldats.

Ils ont marché longtemps encore,
La montagne avançait toujours...
Ils ont vu se lever l'aurore
Et commencer un autre jour ;

Mais dans le jour qui recommence,
Toujours, n'en croyant plus leurs yeux,
Ils voient fuir une plaine immense...
Et la montagne est dans les cieux !

*
* *

Le cœur serré, perdant haleine,
Ils ont fui ce fol horizon.
Le lendemain, leur capitaine
Les a fait jeter en prison.

Ils ont dit que, dans la campagne,
Un vertige les avait pris ;
Ils ont parlé d'une montagne...
Personne ne les a compris.

On a chargé leurs bras de chaînes ;
Mais, les yeux fixement ouverts
Dans l'ombre à des clartés lointaines,
Les soldats ne voient pas les fers.

« Pourquoi toujours la décevance
« Au plus bel espoir se mêla ?
« Cette montagne qui s'avance
« Et qui pourtant n'est jamais là ? »

Et tout ce qui les décourage
Ce n'est pas ce cruel destin
D'avoir souffert pour un mirage. —
C'est de ne pas l'avoir atteint.

« Malheur à qui se désespère,
« Et trahit ses belles amours !
« La Montagne était là, mon frère...
« Nous aurions dû marcher toujours. »

Camp de Ger, 1912.

DES IMAGES !

Ne pensons plus. Fermons autour de nous les livres,
Mon âme souffre trop à se chercher toujours.
De l'effort de connaître, enfin, qu'on la délivre !
Sans les interroger, laissons couler les jours.

Les livres me font mal. C'est un labeur sans trêve
D'y suivre, pas à pas, leurs sens clairs ou profonds,
Dans l'espoir d'y trouver un écho de son rêve :
Les livres n'ont jamais les sens que nous rêvons.

Mais ne regardons plus que de belles images ;
Que, pendant de longs jours, nos yeux ne soient peuplés
Que de cimiers tremblants, de robes à ramages,
De palais de légende et d'azurs introublés.

Dans l'image qui fit notre enfance éblouie,
Que nos humbles raisons trouvent des appuis sûrs,
Et que notre âme soit tendrement envahie
Par la sécurité des ors naïfs et purs.

Voici l'embrassement d'Oreste et de Pylade, —
Voici l'enfant prodigue au logis revenu ; —
Plus loin, des chevaliers partent pour la croisade,
Et voici le château du héros inconnu.

Qu'un penseur acharné, fils lointain des vieux mages,
Élève dans la nuit l'autel décourageant :
Je veux, pendant huit jours, croire au Dieu des images,
Si l'imagier lui fit une barbe d'argent.

28 Septembre 1910.

LES MOTS

J'aime, d'un amour idolâtre,
Ces rubis, ces ors, ces émaux,
Humbles acteurs du grand théâtre
Que la Pensée ouvre : — les mots.

J'aime les mots recéleurs d'âmes,
Les fluides et les rugueux ;
Les mots-rois, les mots-belles dames,
Les aristocrates, les gueux.

Ceux qui vous ont des origines
Autant que messieurs les humains ;
Arrivant de Grèce ou des Chines
Munis de tous leurs parchemins ;

Ceux dont la généalogie
Ne monte pas à Manitou,
Bâtards sans étymologie
Venus un jour, l'on ne sait d'où...

Mais de l'Idée, altière reine,
Chacun d'eux, serviteur féal,
Support de l'âme éthéréenne,
Pied-à-terre de l'idéal ;

Bégaiement d'un rêve qui jase,
Anneaux légers et bruissants
De la chaîne d'or de la phrase ;
Bruit des cerveaux réfléchissants ;

Les mots, population crâne
Et sans chefs, — prêtre ou général, —
De fourmis portant sur leur crâne
Un morceau du sens général ;

Mots, chapelets aux graines lentes,
Vers le sommeil nous attirant...
Fouets aux lanières virulentes
Chassant des trônes les tyrans !

Mots que l'on met dans les prières
Et qui nous font mettre à genoux...
Mots qui font tomber les barrières
Et claquer drapeaux et burnous !

Pionniers qu'en sa marche allante
L'esprit humain a suscités ;
Mots, jalons que la raison plante,
Dans le pays des vérités.

*
* *

Oh ! qui que vous soyez, — mot rare
Dans les glossaires sommeillant,
Ou mot taillé dans le carrare,
Vers les siècles appareillant ;

Mot banal toujours sur la brèche
Et pourtant jamais fatigué ;
Pauvres mots que l'usage ébrèche,
Mots qui n'ont jamais navigué ;

Flots sur qui l'âme est balancée,
Mots, agrafes de diamant
Du lourd manteau de la pensée ;
Mots de tribun, d'enfant, d'amant...

Oh ! quoi qu'en pense le vulgaire,
Notes, fleurs, sons, couleurs, chromos,
Mots, je dis que je ne crois guère
Que vous ne soyez que des mots...

Vous avez tenu prisonnière
L'idée errante, tant de fois,
Qu'elle a laissé de sa poussière
Adhérente sur vos parois.



Car les mots, qu'on dit creux, gardèrent,
A leur flanc tenace accolés,
Des sens qu'un jour ils possédèrent
Et qu'en eux on avait coulés.

Tel l'amant qu'un regret tourmente,
Cherche encore sur les coussins,
Aux parfums qu'a laissés l'amante
Les roses tendres de ses seins :

Mots, vases fins d'où s'évapore
La lente odeur d'anciens pensers,
En vous je sens rôder encore
Les parfums qu'une âme a laissés.

1907.

NOS VERS

Je te tiens entre mes deux doigts, ma vieille plume.
Ne crains rien, ce n'est pas pour un « objet charmant »,
Nous n'irons pas selon la plaisante coutume
Du grand labeur divin faire un art d'agrément.

Nos vers ne seront pas très siècle dix-huitième.
A cinq heures, en de minuscules repas
Où la tasse de thé stimule le poème,
Nous ne les dirons pas.

Nous n'écrirons jamais pour plaire aux belles dames.
Si nous avons aimé, si nous avons souffert,
Nous jetterons le cri sincère de nos âmes,
Mais nos vers ne seront jamais de petits vers !

Quel que soit le pouvoir du poète, — sa tâche
Est d'immobiliser sous un rude genou
L'Idée éparse qui s'enfuit ou qui se cache :
Le vers est un verrou.

Mais nous n'irons jamais en des strophes subtiles,
Valets ingénieux de votre vanité,
Donner par notre verbe à vos grâces futiles,
Déesses de salons, des airs d'éternité.

Nous laisserons en paix les mignardes dentelles,
Sur un ruban fané nous n'irons pas rêvant,
Mais pour les beaux élans, les amours immortelles
Nous chanterons à pleine gorge dans le vent !

Pleins d'une odeur de prés et non pas de pelouse,
Nos vers ne seront pas les vers des flirts obscurs, —
Mais comme les baisers que l'on donne à l'épouse,
Qu'ils soient puissants et purs !

Octobre 1910.

LES DIMANCHES

Je ne sais quel pieux amour est sur la ville,
Le silence est plus pur et l'air a goût de miel,
La vie est plus timide et la rue est moins vile,
Les nuages s'en vont, plus lointains, dans le ciel.

On reconnaît, à des élégances éparses,
Que ce jour-là, parmi les autres, est moins laid,
Comme l'on reconnaît, au milieu des comparses,
Le héros inconnu qui se dissimulait.

Le village prend une importance tranquille.
Les poules ne vont pas picorer hors des cours;
Les gens des champs pour qui le bourg est la grand'ville
Passent fiers et gênés dans leurs habits trop courts.

Les cloches vont quérir chez eux tous les fidèles,
Et les conduisent pas à pas sur les chemins.
Dans les cieux clairs, une poussière d'hirondelles...
De tout petits s'en vont se tenant par les mains.

Le travail et la vie attendent dans les granges ;
Les objets sont pieux, le soc prie à l'écart,
Les charrettes en des attitudes étranges
Lèvent comme des bras suppliants leurs brancards.

Mais les cloches, là-haut, de plus en plus, activent
La bourgeoise coquette et le paysan lourd ;
Leur vol dans le clocher met des alternatives
De bronze et de ciel bleu, de ténèbre et de jour.

Une bonté puissante impose aussi sa trêve
Aux champs vides, aux bois pensifs et repliés,
Et penche tendrement les choses vers le rêve,
Comme l'eau sur ses bords penche les peupliers.

Les toits sont assoupis. Les arbres font des sommes ;
Une main secourable a suspendu l'effort ;
Le sillon fatigué se repose des hommes,
Et la rivière, autour de ses îles, s'endort.

Juillet 1910.

RETOUR DE FOIRE

C'est la fin. Le marché s'apaise. Maintenant
On entend dans les cours sonner les attelages.
Et déjà, tout le long des routes s'égrenant,
Partout les paysans regagnent les villages.

L'argent touché ce soir les rend silencieux.
Sous les fronts obstinés aux cervelles peu promptes,
Les esprits défiants des avaricieux
Refont sans se lasser vingt fois les mêmes comptes.

Un char brusque, parfois, dépasse le piéton.
C'est le marchand cossu ; c'est la belle héritière...
Un pauvre âne pelé, gros... comme un gros mouton,
Emporte, à lui tout seul, une famille entière.

Le boucher dont le fouet excite les mâtins
Ramène dans son char deux veaux en tête-bêche ;
La fille qui portait des pêches ce matin
Rapporte des rubans dans le panier aux pêches.

Le bourriquot musard s'arrête à chaque pas ;
Une femme tire une vache tracassière ;
Et là-bas, des chemins lointains qu'on ne voit pas,
S'élèvent, par moments, de soudaines poussières.

L'agneau pleure. Un troupeau dévale tout d'un coup
Avec un bruit d'averse et de pattes menues ;
Les grands bœufs révoltés que maîtrise le joug
S'acheminent vers les étables inconnues...

L'air est triste. Les gens se taisent. Pas un chant.
L'argent funeste a mis partout ses nostalgies
Et compromis déjà l'œuvre sainte des champs
Par qui les âmes sont tendrement assagies.

Et chacun maintenant va trouver, dans le soir,
Son foyer plus obscur, sa misère plus vile,
Car dans cette existence active il a cru voir
La volupté fiévreuse et troublante des villes.

20 Mars 1912.

LES VILLAGES

Quand ils voient leurs enfants descendre vers les plaines
Et, muets, n'osant pas regarder autour d'eux,
Se diriger, un soir, vers les villes prochaines,
Les villages sont malheureux.

Ils ont suivi longtemps sur la route inconnue
Les beaux gars appelés par des bras étrangers ;
Puis, les gars disparus au loin, la nuit venue,
Les hameaux longuement se sont mis à songer.

Pourquoi s'en vont-ils tous ainsi ? Quel sortilège
Les attire, un beau soir, loin du champ paternel ?
Et leur enseigne-t-on dans les nouveaux collèges
A mépriser leur petit ciel ?

Le sang de la jeunesse a coulé vers les villes,
Et, déjà, le village appauvri par ces deuils
Ne voit plus dans ses murs que les vieux inutiles
Se chauffer tous les jours à la tiédeur des seuils.

Ils n'ont rien écouté : la mère ni l'ancêtre,
La payse non plus, rose comme un galet...
Mais pour les retenir, les villages, peut-être,
N'ont pas fait tout ce qu'il fallait.

Que chacun cherche en lui s'il n'est pas sans reproches,
La fontaine et le bois, les prés et les coteaux.
Ont-elles bien sonné, le soir, les vieilles cloches ?
Et, le matin, ont-ils bien tinté, les marteaux ?

Les arbres ont-ils bien donné toute leur ombre,
Le bois s'est-il toujours doré dans le couchant ?
Les oiseaux, cette année, étaient en moins grand nombr
On n'a pas entendu leur chant.

Et les moissons, enfin, sont-elles si prospères ?
Chaque jour n'avons-nous pas entendu la voix
Décourageante et maladroite des grands-pères
Dire que tout allait beaucoup mieux autrefois ?

« C'est sur nous, sur nous seuls que la faute retombe,
Si nos filles s'en vont pleurant leur avenir,
Si l'herbe a recouvert la blancheur de nos tombes,
C'est nous que l'on devrait punir ! »

Et, seuls, dressés là-haut par-dessus les demeures,
Les longs clochers, debout comme des pénitents,
S'accusent hautement devant la nuit, et pleurent
Les fils trois fois ingrats qui s'en vont en chantant.

Octobre 1911.

LA VILLE

Arrête-toi. Voici la Ville. Autour de nous,
La nature s'abaisse aux cultures serviles ;
Les cimes ont de moins harmonieux remous,
Le vert des champs pâlit. L'air brûle. C'est la Ville.

Tu ne vois pas encor ses flèches et ses tours,
Pourtant, ne doute pas, ami, que ce soit elle,
Et, dans l'aridité morne des alentours,
Constate sa présence épuisante et mortelle.

Nul signe ne surgit du pâle éloignement,
Ton regard vainement dans l'horizon s'enfonce ;
Seul, un dôme fumeux s'élève lentement
De la Ville encore invisible qu'il dénonce.

C'est elle. Près de nous elle, vit. Elle est là
Celle dont ils parlaient dans ton pauvre village,
Et c'est une vapeur qui te la révéla !
Un nuage traînant sur un ciel sans mirage.

Car, mieux que ses créneaux, ses flèches et ses tours,
Et mieux que son antique et vaste renommée,
Dans la Ville, ce qui t'apparaîtra toujours
Mon ami, ce seront, avant tout, des fumées.

1913.

EN ALLANT A L'ÉCOLE

Avant huit heures, quand le jour est bien d'aplomb,
Mais que, déjà très clair, il n'est pas assez blond,
J'ai rencontré, marchant tout le long des rigoles,
Les tout petits gamins qui s'en vont aux écoles.

Dédaigneux de ce monde où nous nous efforçons,
Les yeux obstinément fixés sur leurs leçons
Qu'une dernière fois chacun en soi repasse
Avant de pénétrer dans l'imposante classe,

Les tout petits gamins, tremblants de ne savoir
Plus si bien le morceau qu'ils savaient hier soir,
S'obstinant sur le mot qui soudain les arrête,
Les tout petits gamins ne voient plus les charrettes !

Ils vont droit devant eux pourtant ; sans un écart,
Sérieux, importants, incorruptibles !... car
Dans leur sac d'une étoffe inusable et très vieille,
Ils portent sous leur bras le travail de la veille :

L'analyse, le thème ou la règle de trois ;
Une carte avec des montagnes, des détroits ;
Des pays pleins de noms fameux : Rome, Taygète ;
Une mer, où « des tas » de rivières se jettent ;

Et cela les rend fiers et graves de songer
Que rien dans l'Univers ne leur est étranger,
Qu'humbles mouches pourtant, ils font marcher le coche
Et qu'ils portent l'Afrique au fond de leur sacoche !

*
* *

Des hommes, auprès d'eux, passent... Ils ont aussi,
Ces hommes-là, leur part du terrestre souci :
Les affaires, la maladie et la famille ;
Soins, tracas, dont la vie à chaque pas fourmille...

Mais les petits gamins n'ont rien que du mépris
Pour ces gens qui jamais ne remportent de prix,
Qui sont dehors à l'heure où travaille l'enfance
Et passent tout leur temps en d'injustes vacances !

Car eux, les scrupuleux, qui pleurent en songeant
A la phrase oubliée, au pensum outrageant,
Eux, les honnêtes, eux, dont l'âme tout entière
Se donne à la douleur, au rire, à la prière,

Ils ne croiront jamais, jamais, à des douleurs
Qui vous laissent les yeux toujours vides de pleurs,
Et qui touchent si peu tous ces hommes, sans doute,
Qu'ils ne se font jamais écraser sur la route.

Et les petits gamins, fiers et purs, font bien fi
Du malheur de ces gens auxquels il a suffi,
Pour sentir s'envoler l'angoisse de leur âme,
De s'en aller au bras d'on ne sait quelles femmes.



Les crayons de deux sous font chanter les plumiers ;
C'est l'heure... Les premiers sont rentrés les premiers ;
Ils veulent, dans un coin, revoir la fable encore...
Puis, d'autres, moins pressés, font un groupe sonore ;

Puis, d'autres, plus petits, arrivent humblement,
Offensés qu'on les voie au bras de leur maman ;
Quelques sabots ; un retardataire s'élance...
Et, triste, le trottoir rentre dans le silence.

1910.

LES PETITS ANES DE LA PLAGE

Les petits ânes de la plage
Au dos triste, à l'humble pelage,
Regardent les flots en courroux
D'un œil indifférent et doux.

Ah ! cette mer jamais contente,
Qui monte, et descend, et revient...
Et ce sable où ne pousse rien,
Comme tout cela peu les tente !

Ils songent aux vieux champs amis
Où le couvert est toujours mis ;
A la bonne herbe que l'on foule
Avec les dindons et les poules.

Le brave sol fertile et gras
Qui remplit la grange et la tonne,
Quel mépris profond il leur donne
Pour la plage aux sables ingrats ;

Terre qui n'est pas de la terre
Et dont l'eau même vous altère,
Où la mer glissa comme un fiel
Le poison sournois de son sel !

∴

Et même, à de certaines heures,
Les pauvres petits ânes pleurent
L'ancien maître, le paysan
Au gourdin terrible et cuisant.

Car, tous ces gens avec leurs livres,
Avec leurs bagues, leurs grands airs,
Que font-ils donc, ces gens si fiers
Aux enfants desquels on les livre ?

Ils ne font rien. Le ciel pour eux
Fut complaisant : ils sont heureux...
Et, les bons ânes, sans rancune,
Oubliant la vieille infortune,

Les coups, les repas hasardeux,
Trouvent meilleurs ces jours de lutte
Et regrettent la morne brute
Qui peinait, du moins, auprès d'eux.

Septembre 1913.

LES DEUX INFINIS

Les nuages s'en vont, voiles lentes et blanches
Dans les cieux qu'on dirait des océans calmés,
Et la voile, nuage aux blancheurs d'avalanches,
Frôle la mer, ce ciel aux vœux toujours clamés.

Ciel et mer. Les rivaux de l'infini s'épanchent,
Se guettent en jaloux et veillent sans chômer ;
Les cieux conciliants sur l'océan se penchent,
Mais l'océan rageur ne veut pas désarmer.

Et, toujours, entre eux deux le duel recommence :
Le ciel calme, la mer bavant comme un venin
Son écume vers lui, d'un calme léonin.

Parfois le ciel dépêche à ce flot en démence
Un grand oiseau de paix. L'oiseau part en éclair,
Puis porte aux cieux songeurs le refus de la mer.

LE HÉROS

Contre le mur abrupt que le soufre ravage,
La pyramide humaine arc-boute son rempart,
Et le guerrier, qu'anime une ferveur sauvage,
Grimpe de torse en torse ainsi qu'un léopard.

La sublime montée exalte son courage ;
Sur son corps vainement pleuvent l'huile et le dard,
Car ses yeux, où le sang se mêle aux pleurs de rage,
Voient toujours sur le mur s'éployer l'étendard.

Je songe au compagnon qui, sous la masse, crève,
Héros, pour t'élever, vibrant, jusqu'à ton rêve, —
Je songe à l'anonyme et rude étouffement.

Ah ! de vous deux, lequel eut la mort plus sublime ?
Lui, l'obscur étouffé ? — Toi, qui tombes des cimes
Toi, qui meurs de vertige, ou Lui, d'écrasement ?

Février 1908.

LES AVIATEURS

nclinant chaque jour un peu plus vers la terre
n front que l'Idéal semble avoir déserté,
S'en allait sous le poids des labeurs sans mystère
La pauvre vieille humanité.

Et c'était grand'pitié de voir, au long des routes,
Où passèrent, chantants, les héros d'autrefois
Les hommes se traîner comme aux soirs de déroutes
Sans désir, sans luth, et sans foi.

Les étoiles du soir si riches en présages,
Les muets glissements des nuages lointains,
Les cloches dont on suit les sonores passages
Dans les ciels tendres des matins,

Cloche, nuage, étoile, hélas ! tout ce qui chante,
Tout ce qui luit, tout ce qui passe au firmament,
Sur cette humanité que nul rêve n'enchante
Chantait et brillait vainement ;

Et tous ces pourvoyeurs d'antique poésie
Disaient : « Puisque du ciel l'homme a perdu le goût,
Que devant un couchant nul plus ne s'extasie,
Tout est perdu ! »... Quand, tout à coup,

Le terrible bourdon d'une abeille inconnue
Vint jeter dans le ciel paisible et somnolent
Un émoi dont jamais n'avait tremblé la nue
Depuis le cor du grand Roland.

L'infini s'éveilla de son éternel somme,
L'aigle déshonoré s'enfuit devant l'affront,
Les sommets curieux s'étonnèrent, et l'Homme,
L'Homme enfin releva le front.



Merci, frères, d'avoir sur les routes funèbres
Où le doute à la mort directement conduit,
Merci d'avoir un peu redressé les vertèbres
A tous ces hommes d'aujourd'hui.

Ravivant en leur âme un feu qui toujours couve,
Merci d'avoir, à tous ces faux estropiés,
Rappelé fièrement que jamais on ne trouve
L'Idéal sublime à ses pieds.

Ah ! vous êtes plus grands que vos plus grands ancêtres
Qu'étreignaient le haubert, la cotte et le camail,
O chevaucheurs d'azur dans vos banales guêtres
Et votre moderne chandail !

Vos pères n'avaient pas certes pour habitude
De s'endormir longtemps dans les tièdes coussins,
Leurs ennemis, dit-on, avaient la poigne rude,
Saxon, Burgonde ou Sarrazin ;

Mais tous ces preux, pourtant, au courage indicible
Ils savaient contre qui se mesuraient leurs coups,
Ils ne se battaient pas contre l'inaccessible
Les rudes chevaliers ! Mais vous,

Dans les lices du ciel et non plus sur la terre,
Loin des yeux dont la flamme est un fier stimulant,
Vous livrez un combat terrible et solitaire
Au vide sournois et troublant.

Ah ! vous êtes plus grands que ne l'étaient vos pères
Qu'étreignaient le camail, la cotte et le haubert,
Profanateurs terriens des célestes repaires,
Croisés sublimes de l'éther.

Plus grands aussi que les grands coureurs d'aventure
Gama, Pizarre, et ceux qui, fiers et demi-nus,
Sur leur nef misérable aux fragiles mâtures
Bravèrent des flots inconnus,

Car, tous ces poursuiveurs de royaumes magiques,
Obéissant à de mystérieux appels,
De l'or de quelque Antille étaient tous nostalgiques
Ou du corail des Archipels.

Mais vous, dans cet azur riche du seul mirage,
Vous ne poursuivez pas, corsaires bienveillants,
L'or promis au brutal et farouche courage
De vos ancêtres moins vaillants ;

Mais vous, dans cet azur aux splendeurs irréelles
Vous n'allez pas — (fut-il plus noble moissonneur?) —
Chercher l'or dont craquaient les vieilles caravelles,
Vous c'est pour rien... c'est pour l'honneur !

. . .

Je dis que cet essor fameux, ces hautes fièvres
Sont le signe attendu d'un avenir meilleur,
Le miel de l'Idéal déjà revient aux lèvres
Du mécréant et du railleur.

Héros prodigieux, étonnant sagittaire
Qui pars avec ta flèche au-dessus des sommets,
Ceux qui vivaient, collés à la glu de la terre,
Sont par toi grandis à jamais.

La beauté de l'envol stimulera les zèles,
On ne regarde pas impunément les cieux,
On ne fréquente pas impunément les ailes :
L'héroïsme est contagieux.

Merci de nous avoir redonné l'espérance
A nous dont le mal fut de ne plus croire en nous ;
Merci d'avoir prouvé que nous autres, en France,
Sommes le plus bellement fous !

Et je dis que Dieu même est, dans ces envolées,
Ton complice secret, héros, puisqu'il consent
A laisser violer ses voûtes étoilées
Par ses fils au cœur bondissant ;

Et c'est présage sûr qu'en ce siècle où nous sommes
L'étoile du pardon au bord des cieux a lui,
Puisque Dieu qui, jadis, descendit vers les hommes
Leur permet de monter à Lui.

Je dis que cette fière et sublime aventure
Est un retour joyeux au « Jardin défendu »,
Dieu consent. Nous avons vaincu la sépulture.
Le Paradis n'est plus perdu !

1914.

LES PETITES VOILES LATINES

Les petites voiles latines
Contre la brise se mutinent :
Rêvons bien... A quoi ? Je ne sais.
La cloche, à peine, a dit matines,
Les petits bateaux sont pressés.

L'Horizon voudrait, ce barbare,
Les arrêter avec sa barre
Et les garder dans sa prison.
Les prend-il donc pour des gabares ?
Les voiles passent l'Horizon.

Pourquoi sur la mer qu'on redoute,
Pays faux qui cache ses routes,
S'en vont-elles toujours courant ?
Quel désir les soulève toutes ?
Ou quelle terreur ? — Je comprends :

Vers un lointain pèlerinage
Ce vaillant petit peuple nage...
Fuyant notre idéal impur
Il va, conduit par quelque Mage,
Vers un plus favorable azur.

Tandis qu'en l'air tintent matines,
Les petites voiles latines
— Essaim qui serait un couvent —
S'en vont vers quelque Palestine
Sous l'aile complice du vent.

Regardez les blanches cornettes :
Petites volontés très nettes,
Elles s'en vont... elles s'en vont
Vers des pays que les lunettes
Ne peuvent découvrir... Rêvons.

. . .

Mais, le soir, quand la brise expire,
Vers la côte où la mer déchire
Sa robe aux promontoires nus,
Voilà que les petits navires
En silence sont revenus.

Je vois se gonfler des carènes ;
Les bateaux qui rayaient à peine
Les flots d'un diamant léger,
Lourdement, maintenant se traînent,
Las déjà du beau voyager...

Voiles aux blancheurs monastiques,
O vous dont les rêves mystiques
Chantaient aux lyres des haubans,
A quels durs labeurs impudiques
Vous conduisirent ces forbans ?

Adieu, les îles désirées !...
Les filets aux mailles carrées
Pendent, gluants et déchirés...
L'argent visqueux de la marée
Gît sur les ponts déshonorés.



Lors, quand ils ont su l'œuvre impie
Où l'on menait leur utopie,
Quand ils ont vu que sur le port
— Ne rêvons plus, voici la vie —
Les marchands guettaient leur trésor ;

Laissant soudain, avec leurs toiles,
Mourir leurs beaux songes d'étoiles,
Les petits bateaux outragés
Ont laissé retomber leurs voiles
D'un grand geste découragé...

1913.

LES VAGUES

Perdu dans une torpeur vague
Je surveille le jeu des vagues.

Je les regarde s'approcher
A la conquête du rocher.

La première, impuissante, crève,
Mais, là-bas, une autre se lève...

Elle est plus fière encor ! Voyez
Son panache en argent broyé !

Pourtant, ma pensée infidèle
Ne s'occupe déjà plus d'elle.

Une autre vient. C'est celle-là
Que mon indolence appela.

Elle est plus belle, elle est énorme !...
... Derrière elle, une autre se forme.

Mais mon rêve la quitte avant
Qu'elle ne meure... Et, la suivant,

Une autre, bien plus belle encore,
D'émeraude et d'or se décore...

Et, pour la suivante, toujours,
Je garde toutes mes amours.

Pour la suivante qui se dresse
Je garde toute ma tendresse !

FUMÉES

A H.-R. Lafon
mon frère en paresse
et coupable nonchaloir.

Fuyant des longues cheminées,
Ivres d'air et de soleil pur,
Les tumultueuses fumées
Sous nos toits longtemps comprimées
Se précipitent dans l'azur.

Leur désir fol et chimérique
Est si grand d'atteindre au ciel bleu
Qu'en haut des grands tuyaux de brique
C'est un fougueux, c'est un lyrique,
Un superbe sauve-qui-peut !

Et, pourtant, elles ont à peine
Roulé dans l'éther un moment
Que la grand'route icarienne
Leur a paru bien incertaine
Et bien lointain le firmament.

Alors, pour les basses prairies
Quittant l'idéal haut et fier,
Le Rêve pour les rêveries,
En de stériles flâneries
Elles s'éparpillent dans l'air,

Et, malgré l'appel dans les cimes
Des petits nuages d'argent,
Sur nos toits, nos villes infimes,
Ces rêveuses d'amours sublimes,
Vont partout se désagrégeant.



Je pense à nos pauvres pensées,
Nos fiers desseins de conquérir,
Tant de chimères caressées,
Toutes les muses délaissées,
Pour qui nous devions tous périr !

Beaux élans de notre jeunesse,
Farouche idéal indompté,
Rêves prodigieux, promesse
Que délaissa notre paresse
Et trahit notre volonté,

Vous êtes comme ces fumées,
Ces poursuiveuses d'horizon
Qu'on croyait d'azur affamées
Et qui, veules et décimées,
Rampent au pied de nos maisons.

9 Mai 1911.

L'IMPUISSANCE DE LA NUIT

Le jour ne s'en va pas quand la nuit est venue.
Le couchant dans les flots ne l'a pas englouti :
Même lorsque le soir est maître de la nue,
Le Jour n'est pas parti.

La nuit pour un instant le ternit et l'efface,
Combat perfidement sa joie et son éclat,
Pourtant, ne croyez point que l'ombre ait pris sa place :
Le Jour est toujours là.

Affaibli d'avoir trop répandu ses lumières,
Appauvri par le don qu'il a fait de son or,
Le Jour se cache au fond des nocturnes tanières
Prêt à jaillir encor,

Car, avant le triomphe éclatant de l'aurore,
Comme un voleur autour d'un champ vient marauder
Autour des lampes que les veilles font éclore
Il vient déjà rôder,

Et, par les yeux brillants des petites étoiles,
Le phosphore des vers luisants dans le foin vert,
Le Jour qu'on a cru mort perce partout les voiles
Dont la nuit l'a couvert



Je dis qu'il ne faut pas croire à l'ombre éternelle ;
Sur ton front ce soir vide et ton cœur sans amour,
Demain tu sentiras la caresse d'une aile
Te rappeler le Jour.

Reste en paix. Ne crois pas à la mort de ton rêve,
Déjà, dans l'ombre, ta pensée a tressailli,
— Et, comme on voit, la nuit, dans la seconde brève
Où l'éclair a jailli,

Se dresser à l'appel de l'ardent météore
Un monde que le jour n'a pas abandonné —
Demain, tu sentiras se réveiller l'aurore
Dans ton cœur étonné.

19 Juin 1910.

L'OMBRE

Les arbres de la forêt
Ont voulu renfermer l'Ombre
(L'Ombre dont on s'effarait),
Dans leurs bras puissants et sombres.

« Ho ! les chênes chevelus !
« Cernons-la ! Faisons la chaîne ! —
« Elle ne s'en ira plus ! » —
Ont crié, joyeux, les chênes.

« Tu ne feras plus de mal,
« Ombre veule et fanfaronne :
« Dans un cercle triomphal
« Vois, la forêt t'emprisonne ! »

Mais, quand le soir est venu,
Fuyant le bois solitaire
Par des chemins inconnus,
L'Ombre a reconquis la Terre.

Et puis, c'est l'hiver qui vient...
Les pauvres feuilles séchées
Par les soleils anciens,
Tombent en mortes jonchées.

« O Soleil ! ami cruel,
« Est-ce ainsi que tu secondes
« L'effort rude et fraternel
« Des bonnes forêts profondes ?

« Si tu veux qu'on mette à bas
« L'Ombre, ta vieille adversaire,
« Ne désarme pas nos bras
« Du feuillage nécessaire. »

Mais le grand Soleil a dit
A la forêt qui frissonne :
« Ayons pitié des maudits ;
« Il ne faut tuer personne...

« Car, à la lumière d'or,
« L'Ombre même est nécessaire ;
« Quand les méchants seront morts
« Les bons n'auront rien à faire. »

1912.

SONS DE COR

Il est des soirs où le Soir pleure...
Le bonheur écrasant d'un trop beau jour d'été
Retombe en regrets lourds sur son cœur attristé :
Au moment où les doigts des ténèbres l'effleure,
Il est des soirs où le Soir pleure.

Au fond des bois, alors, vous entendrez parfois
Une voix que d'échos en échos on peut suivre,
Et que le cor arrache à sa gorge de cuivre :
C'est la douleur du soir qui saigne au fond des bois.

Il est des soirs où le Soir pleure...
Toute l'âme du soir est dans ce cri profond,
Puis la voix, peu à peu, s'adoucit et se fond,
Et gravement, dans un bercement de prières,
Le cor endort le jour que les coqs réveillèrent.

PETITS LAPINS

Aussi gros que des œufs de poules,
Les tout petits lapins en foules
S'en vont roulant comme des boules
Autour, autour...
De la vieille mère Gigogne,
La lapine qui se renfrogne
Au fond des coins privés de jour,
Les coins très noirs où l'on se cogne.

On dirait que leurs yeux qu'ils dardent,
En restant toujours sur leurs gardes,
Avec des perles vous regardent,
Sans vous quitter.
Cependant que leurs deux oreilles,
A de larges feuilles pareilles,
Qu'un vent de peur fait s'agiter,
Leurs deux oreilles vous surveillent !

« Petits lapins sous les verrous,
« Pourquoi vos âmes, dites-nous,
« Ont l'air toujours d'être à genoux
« Dans la bruyère ?
« Si bien qu'on ne sait plus ainsi,
« Si vous mangez vos choux, ou si
« Vous grignotez une prière
« Le cœur plein d'un dévot souci? »

Alors, les tout petits lapins,
Si jolis qu'on les dirait peints
Par les plus célestes rapins
De la planète,
Les tout petits lapins dodus,
Rassurés quand j'ai prétendu
Que je n'étais qu'un doux poète,
Tous les lapins m'ont répondu :

— « Nous avons peur, voilà ! Nous sommes
« Ceux qui tremblent de tout : — des hommes,
« De l'air, des choses, des fantômes
« Qu'on dit trompeurs...
« L'homme, à cause des cris qu'il lance,
« Les choses pleines de silence,
« Tout nous fait peur ! tout nous fait peur !
« Le repos et la turbulence !

« C'est que les autres ont des serres
« Que sur le mal ils exercèrent ;
« Nos dents à nous ne s'aiguisèrent
« Que sur des choux.
« Ils ont des becs en fer de lance
« Et leur voix, quand elle s'élance,
« Leur donne un peu de cœur... mais, nous,
« Nous n'avons que notre silence.

« Humbles primitifs alarmés,
« Dans notre ignorance enfermés,
« Nous sommes tous les désarmés
« De l'existence ;
« Contre vos lois, vos aiguillons,
« Vos couteaux, vos ambitions,
« Nous n'avons, nous, que notre instance,
« Alors, nous prions ! nous prions ! »

Et, pris de peur, tous les lapins,
Si jolis qu'on les dirait peints,
En sautant comme des Scapins
S'éparpillèrent...
Et, dans le silence attiédi,
Il me souvient que j'entendis
Remonter leurs pauvres prières
Vers d'impossibles paradis.

1909.

LE BROUILLARD

Le brouillard complaisant, qui coiffera d'un nimbe
La plus bénigne des clartés,
Veut que tout ce matin se passe dans les limbes
Et donne à l'existence un faux air d'aparté.

Le monde est enfoui dans dès ténèbres blanches.
Le chemin dérouté ne sait plus où il va.
Un vieil arbre, ignorant ce qu'il fit de ses branches,
Pense qu'il se réveille aux bords de la Néva.

Tout n'est plus devant moi que l'ombre de soi-même.
Qu'un vieux croquis presque effacé ;
Et, dans cette existence indifférente et blême,
Le présent incertain ressemble à du passé.

Les objets coutumiers ont des faces de traîtres ;
Ils se cachent longtemps sous le voile opportun,
Et puis, sommés enfin d'avoir à reparaître,
Se laissent à regret découvrir un par un.

La maison de mon père a perdu sa toiture ;
Le silence est sournois et doux ;
Un bruit se rapprochant devient une voiture ;
Les passants que l'on voit sortent l'on ne sait d'où.

Sous la blancheur opaque et moite qui me couvre
Je suis un prisonnier qui porte sa prison ;
La brume, pas à pas, qui recule et s'entr'ouvre,
Referme prudemment sur moi son horizon.

Et le rêve, d'abord, qu'amusait ce mirage
Et berçait cette mort,
Découragé de vivre, à la fin, sans image,
Redescend, peu à peu, dans mon âme, et s'endort.

Janvier 1912.

MON AME DE CE SOIR

Ma pauvre âme, de quoi, ce soir, êtes-vous faite ?
Quels regrets sont en vous obscurs et douloureux ?
Vous m'êtes lourde comme un lendemain de fête
A faire croire, hélas ! qu'hier fut bien heureux.

J'aime. Je suis aimé. Ma maîtresse est fidèle.
Je n'ai jamais souffert encor profondément,
J'ai tendrement passé ma journée auprès d'elle ;
Ah ! pourquoi suis-je donc si triste en ce moment ?

Le bonheur a pour moi fait tout ce qu'il peut faire,
L'amour a dans mes bras versé toutes ses fleurs,
Et pourtant le destin me paraît bien sévère,
Et je sens dans mon âme un grand désir de pleurs.

On dirait qu'aux bontés du sort mon cœur résiste.
Pourquoi ne bats-tu pas plus vite, cœur ingrat ?
Si le bonheur ne peut te guérir d'être triste,
Que fera la douleur, quand la douleur viendra ?

Mon âme de ce soir, impossible à connaître,
Quelque sujet de pleurs m'aurait-il effleuré ?
Mon âme de ce soir m'a répondu : « Peut-être
« Y a-t-il trop longtemps que tu n'as pas pleuré.

9 Janvier 1911.

PANIQUE DE FEUILLES

Loin des grands jardins qui s'endeuillent,
Vers quels rêves, quels lendemains,
Courez-vous donc, les vieilles feuilles,
Quand les vents d'automne vous cueillent
Et vous roulent sur les chemins ?

Quel effroi, quel remords vous hante ?
Quel châtiment poursuit vos pas ?
Et suant toutes l'épouvante,
Sans vous tourner vers la suivante,
Qu'emportez-vous entre vos bras ?

Les richesses sont dévorées,
Tout l'or des bois s'est envolé,
Et vous, dans les pauvres orées,
Vous passez riches et dorées...
Les feuilles ! Qu'avez-vous volé ?



« Laissez-nous fuir ! faites-nous place !
« Nous emportons l'été vermeil !
« Le lac s'est raidi sous la glace,
« L'ombre s'avance ; la mort passe,
« Nous sommes pleines de soleil !

« Ouvrez-nous toutes les barrières !
« Le soleil est mort ce matin,
« Et nous allons vers les clairières,
« Porter les volontés dernières
« De notre grand ami lointain !

« Il est mort. C'est la nuit ou l'ombre
« Qui nous l'auront assassiné,
« Par-dessus la campagne sombre,
« Voyez, de décombre en décombre,
« Rouler son chef découronné !

« Il est mort. La terre honnie
« Va-t-elle périr maintenant ?
« Non, car nous, les feuilles jaunies,
« Soleil, avant ton agonie
« Nous volions ton front rayonnant.

« Tous les jours sur nos humbles tiges,
« Pauvres feuilles que nous étions,
« Nous dressant malgré les vertiges
« Vers l'orient et ses prodiges,
« O grand Soleil ! nous te guettions.

« Et, depuis ton aube qui tremble
« A ton grand crépuscule ombreux,
« Feuilles des chênes et des trembles,
« Dans nos rameaux, toutes ensemble,
« Nous buvions ton or généreux !

« L'or dont le couchant se décore,
« L'or dont le flot s'est irisé,
« L'or du midi, l'or de l'aurore,
« Tous les ors, et d'autres encore,
« Nous avons tout thésaurisé !

« Et maintenant, dépositaires,
« Soleil, de tes derniers rayons,
« Nous allons vers les bonnes terres
« Encourager tous les mystères
« Et réchauffer tous les sillons !

« Nous allons, nous, les vieux ombrages
« De vos grands jardins éclatants,
« Apporter à vos labourages,
« Aux germes qui se découragent,
« Tous les souvenirs du printemps.

« Mais qu'elles sont loin vos charrues !
« Notre or attire le malheur,
« Sur nous tous les crimes se ruent ;
« Le vent nous guette au coin des rues
« Et nous poursuit comme un voleur !

« Qu'importe ! Vers les humbles choses,
« Les champs qui doutent du Réveil,
« Nous emportons l'or et les roses
« Qui sont en nos fibres encloses,
« En attendant l'autre Soleil ! »

1911.

VIEUX VERS

(1904–1909)

LES BAISERS

Ah ! le premier
Que vous aimiez,
C'est un ramier
    Timide,
Très hésitant
Quand vient l'instant
De voler dans
    Le vide ;

Et l'autre, c'est
Un vol pressé
Très effacé
    D'aronde
Dont l'aile en feu
Écorche un peu
Le repli bleu
    De l'onde ;

Les autres sont
De gais pinsons
Dont les chansons
    Sont brèves,
Qui, sans-souci,
Là-bas, ici,
Passent ainsi
    Qu'un rêve.

Puis les baisers
Apprivoisés,
Nombreux, osés,
    Se rendent,
Essaims fougueux
De moineaux gueux,
Venus des cieux,
    Par bandes.

Quand fuit l'envol,
Un baiser fol
Très rossignol
Se plante.
J'entends causer,
Rire, fuser,
C'est le baiser
Qui chante.

Aux jours d'ennui
L'oiseau de nuit,
Chante et ce bruit
M'écœure.
Ce chant versé
Sur le passé,
C'est le baiser
Qui pleure.

Ce baiser lent,
Le plus aimant
Qui doucement
Sanglote,
Baise, en son vol,
Front, lèvre ou col
Comme un bémol
La note.

*
* *

Très sans façons
Mais bons garçons
Les baisers sont,
    Je gage,
Des oiseaux très,
Très indiscrets
Dont le cœur est
    La cage.

13 Novembre 1905.

UN OUBLI

La vieille sente est identique
Au sentier classique et rêvé
Pour l'éclosion poétique
D'un amour tendrement couvé.

Le vieux sentier est très conforme
Au sentier traditionnel
Où l'on attend — jamais sous l'orme —
L'amoureuse aux lèvres de miel.

C'est le sentier que toute muse
Qui se respecte a mis en vers ;
La vieille corde à la fin s'use,
Mais les sentiers sont toujours verts.

Tant de verdeur vous sollicite,
C'est là qu'on risquerait l'aveu ;
Le cœur éclate, c'est le site,
Le site embaumé qui le veut.

Car les buissons blancs sont en fête,
Car le vent qui monte du pré
Souffle la phrase toute faite
A l'amant le moins inspiré.

Car les fleurs s'offrent rouges, blanches,
Pour les bouquets que nous faisons,
Car les grands yeux bleus des pervenches
Attendent les comparaisons.

Alors, j'ai fait comme les autres :
Je me suis assis pour muser ;
Deux rossignols très bons apôtres
Donnaient l'exemple du baiser.

D'un regard je fais l'inventaire :
Fleurs, source, oiseaux et coin de ciel,
Tout est là : fraîcheur et mystère,
Tout, excepté l'essentiel.

Car, tandis que mon trouble augmente,
Je me suis aperçu, transi,
Qu'il ne me manquait que l'amante...
J'avais oublié celle-ci.

Alors, dans cette vieille sente,
J'ai fait les sots vers que voilà
Car si l'amoureuse est absente
La bonne muse est toujours là.

Alors dans cette vieille sente,
J'ai fait les sots vers que voilà.

Saint-Séverin, 3 Mai 1906.

QUAND J'ÉTAIS PETIT AMOUREUX

Quand j'étais petit amoureux
— La chose n'est pas si lointaine —
J'étais, certes, le plus heureux
Des rêveurs dont la terre est pleine.

J'avais maintes fois, j'en conviens,
De longs jours de mélancolie ;
Mais, en amour, vous savez bien,
Que la peine même est jolie.

J'avais au cœur des désespoirs,
Des pleurs dont j'ignorais les causes,
Mais voit-on pas des frelons noirs
Dans le cœur des plus roses roses ?

Et puis ma peine d'ingénu
De tels rires était suivie
Qu'à ce prix-là j'eusse bien eu
De la peine toute ma vie.

Quand j'étais petit amoureux
— La chose n'est pas si lointaine —
J'étais, certes, le plus heureux
Des rêveurs dont la terre est pleine.

* * *

Quand j'étais petit amoureux,
J'avais, tout d'abord, une amie,
Dont l'âme avait noyé les yeux
D'un ton de douceur infinie.

Oh ! ces yeux, je n'y puis songer
Sans que ma gorge ne se serre ;
En évoquant leur charme, j'ai
Sous les cils un émoi sincère.

Était-ce une beauté ? Ma foi,
Lorsque j'étais à côté d'elle,
Je ne songeais qu'à l'aimer, moi,
Car je l'aimais, belle ou pas belle.

A mon cœur seul je me soumets.
Son port était-il d'une reine ?
Je n'en sais rien car je l'aimais.
Je l'aimais d'une ardeur sereine.

Quand j'étais petit amoureux,
J'avais, tout d'abord, une amie
Dont l'âme avait noyé les yeux
D'un ton de douceur infinie.

*
* *

Quand j'étais petit amoureux,
Autant qu'un ange j'étais sage,
Car j'aimais, d'un amour peureux,
Avec le cœur, contre l'usage ;

Cela, pourtant, n'empêche pas,
Et, très humblement, je l'avoue,
Que ma lèvre ait osé tout bas
Faire un brin de cour à sa joue ;

Ou que ma main vînt s'égarer
Quelquefois auprès de la sienne,
Surtout quand on voyait filtrer
Le soir à travers la persienne.

L'amour qui me plairait le mieux,
Du réel ou du platonisme,
Serait l'amour entre les deux,
Et je l'avoue avec cynisme.

Quand j'étais petit amoureux,
Autant qu'un ange j'étais sage,
Car j'aimais, d'un amour peureux,
Avec le cœur, contre l'usage.



Quand j'étais petit amoureux...
Mais pourquoi rappeler ces choses
Dont le réveil est douloureux
Comme un effeuillement de roses ?

Pourquoi rêver de ce qui fut
Quand ce qui fut ne doit plus être,
Et laisser un désir confus
Régner dans votre cœur en maître ?

C'est vrai, c'est vrai, le souvenir
Est une source de tristesse.
Mais j'aime jusqu'à la bénir
Cette souffrance qui caresse.

Je veux m'accouder au passé,
Et suivre longtemps en silence
L'envol d'un rêve trépassé
Le soir, dans l'ombre qui s'élance.

Je veux revivre mes aveux,
Puis, quand l'oubli, qui tout efface,
M'aura frôlé le cœur, je veux
Me dire encore, à voix très basse :

« Quand j'étais petit amoureux... »

30 Novembre 1904.

EN PASSANT

En passant quelquefois au seuil clair d'une porte
J'ai connu le regard qui sourit et descend,
Fleur qu'au bord du chemin l'on cueille et qu'on emporte
En passant.

Si j'ai franchi le seuil d'un pas involontaire,
Je ne suis pas resté. Mon émoi frémissant,
Mon émoi n'a jamais qu'effleuré le mystère
En passant.

J'ai su la pression de la main qui se donne,
Mais je n'ai pas senti la fraîcheur de son sang,
Car une main, pour moi, jamais ne s'abandonne,
Qu'en passant.

Et le désir qui vers toute lèvre nous pousse,
Je l'ai su. Mais je suis parti, ne connaissant
Que le baiser furtif, pris comme sur le pouce,
En passant.

Car j'ignore l'amour qui s'attarde et s'écoute
Dans la sécurité du sentier reposant,
Car l'histoire du cœur je ne la connais toute
Qu'en passant.

Je ne sais de l'amour qu'une préface brève.
Tant mieux ! J'inventerai le reste en y pensant.
L'amour réel vaut-il l'amour que moi je rêve
En passant ?



Le fruit de Tantalus, tu l'as mordu ? — Pauvre homme,
Quel désenchantement te vient prendre à présent ?
J'aime : — Je n'ai du fruit respiré que l'arome
En passant.

30 Mai 1906.

TRISTESSES

J'ai le cœur lourd d'amour et je n'aime personne.
Le printemps vainement éclate sous les cieux,
Aucun nom bien-aimé dans mon cœur ne résonne,
Aucune vision ne vient hanter mes yeux.

Riez, buissons — chantez, sources — frémissez, branches...
J'ignore vos émois, vos rires, vos frissons ;
Sur mon épaule aucune amante ne se penche ;
Je demeure insensible à toutes vos chansons.

Délivrez-moi d'Avril et de ses harmonies,
Des oiseaux et de tout l'appareil usager :
Leurs douceurs sont de trop cruelles ironies
Au cœur lourd d'un amour qu'il ne peut partager !

J'ai le cœur débordant de printanière sève,
Mais je porte avec moi tout un hiver d'ennui,
Car l'inutilité stérile de mon rêve
M'enveloppe toujours d'une insoluble nuit.

J'ai le cœur lourd d'amour ; et pourtant, solitaire,
Mon âme erre, glacée, au milieu de vos feux ;
Qu'importe qu'elle soit blanche ou blonde, la terre,
Si c'est pour y traîner mes impossibles vœux ?

J'ai le cœur lourd d'amour et personne ne m'aime.
Je veux sur le printemps rejeter le linceul
Et demeurer avec ma tristesse en moi-même,
Silencieux, farouche, impénétrable et seul !

Car le printemps n'est pas cette chose, ô Poète,
Que tu chantes : du ciel et des rayons dorés !
Le Printemps n'est printemps que lorsqu'il se reflète
Dans l'humide regard de deux yeux adorés !

Car le Printemps n'est pas, ainsi qu'on l'en soupçonne,
La résurrection après un long trépas,
Le réveil d'une année, une date qui sonne...
C'est le frisson commun de deux cœurs — mais, hélas !

J'ai le cœur lourd d'amour et l'on ne n'aime pas.

Royan, 13 Mai 1907.

MENSONGES

Dans tous les livres que j'ai lus
J'ai trouvé — l'étrange aventure —
Du naturel — oh ! beaucoup plus —
Que dans l'hypocrite nature.

Les romans que nous écrivons,
Tout faux qu'ils soient, sont mieux la vie
Que cette vie où nous vivons,
Chemin qui chaque jour dévie.

Dans tous les livres que j'ai lus
Toute erreur était impossible,
Les braves étaient résolus,
Hippolyte était insensible.

Tous les méchants étaient méchants,
Tous les bons — bons, les sages — sages ;
Les Judas n'étaient pas touchants,
Les Vénus allaient sans corsages ;

Le Printemps, c'était convenu,
Riait de toutes ses pervenches,
Septembre n'était pas venu
Sans faire ployer toutes branches ;

L'être, d'être avait sa raison.
L'histoire portait son intrigue
Comme un escargot sa maison,
Tout simplement et sans fatigue.

Quand l'amour, à qui chacun doit,
Pour se faire payer sa dette
Venait toucher du bout du doigt
Les amoureux et leur cadette,

Les amoureux pas bougonnants
T'acceptaient, dette bienheureuse,
Et payaient en baisers sonnants
Sur les lèvres des amoureuses ;

Car ils ne sentaient pas contre eux
En subissant la loi divine
Tant de regards malencontreux
Que, derrière soi, l'on devine,

Ni, derrière chaque volet,
La bégueulerie accroupie
Sur tout baiser qui s'envolait
Piquer déjà son bec de pie.

Car dans les livres que j'ai lus,
Quand la loi subie était douce,
On n'allait pas, hurluberlus,
La renverser d'une secousse.

*
* *

Mais tous les livres que j'ai lus
— Je ne leur cherche point querelle —
Naïvement avaient voulu
S'en tenir aux lois naturelles.

Ces bonnes lois que Dieu nous fit :
« L'hiver est froid. — Meure la haine. —
La Terre est riche et vous suffit. —
Embrassons-nous à perdre haleine. »

Mais les hommes sont des enfants
Qui cassent tout ce qu'on leur donne.
Ils jetèrent à tous les vents
La loi réjouissante et bonne.

De leur bonheur fous ennemis,
Ils ont, suprêmement stupides,
Dans le vin pur de leurs jours, mis
La fadeur des eaux insipides.

Des ailes allégeaient leurs pieds,
Liberté ! C'était trop commode
Lors, ils se sont estropiés
Avec les chaînes de la mode.

Ils portaient dans leur cœur nouveau
Les lois de la nature, écrites :
« Amour. Amour. »... C'était trop beau,
Accourez, préjugés et rites.

Entre les lèvres des amants
Ces magisters de vieille école
Ont glissé pudibondement
Les parchemins du protocole.

Ils ont enclos — c'est génial —
Le terrain des pudeurs admises
D'un grand mot.« Cérémonial ».
C'est glacé comme leurs chemises.

Ils ont terni le front du ciel,
Ils ont effeuillé toute rose,
Ils ont à coups d'artificiel
Tué le naturel des choses.

Ils ont tout faussé, tout noirci,
Avec le charbon de leurs villes,
Tout compliqué, tout obscurci,
Dans leurs mains sournoises et viles.

Et le Bon Dieu voyant comment
On dénature sa nature,
Comme on lit dans son firmament,
Laisse tout choir à l'aventure.

* * *

Au cœur me vient grande pitié.
Reste auprès de moi, mon amie,
Et jure-moi que l'amitié
Doit échapper à leur chimie.

Que si du monde sans amours
Toute franchise était bannie,
On la retrouverait toujours
Dans les yeux clairs de mon amie.

Viens. Tout craque de fausseté,
Tout a menti, le gai, le grave.
Mais je crois à la vérité
De ton regard libre d'entrave.

Viens. Nous défendrons à nous deux
Tant de beautés qu'on dénature.
Et tout d'abord, ce soir, je veux,
A la face de l'imposture,

Cueillant sur ce vieux monde usé,
Où tout est ficelle et spectacle,
La franchise de ton baiser,
Sauver l'amour de la débâcle !

Royan, Septembre 1907.

LA PEUR D'AIMER

Ne dites pas que vous m'aimez,
Il est de trop vives caresses.
Laissons les aveux enfermés
Dans le silence des tendresses.
Chaque mot d'amour qu'à tout vent
Pour s'alléger le cœur on sème,
Sur son aile emporte souvent
Un peu de notre amour lui-même.

Que l'aveu se taise à jamais !
Rien ne vaut l'adresse ingénue
De l'âme débordante, mais
A quelque pudeur retenue,
Voulant par le secret détour
D'une amitié rêveuse et tendre
Plus amoureuse que l'amour
Ne rien dire et se faire entendre.

Ne dites pas que vous m'aimez.
La béatitude parfaite
Des cœurs soudainement calmés
Pour nos cœurs ardents n'est point faite.
Gardons plutôt le charme obscur
Et cette craintive allégresse,
D'être aimé, d'en être bien sûr...
Et pourtant de douter sans cesse.

Attardons-nous sur le seuil bleu.
Les aveux surtout qu'on écoute
Sont ceux qui précèdent l'aveu,
Les plus émus, sans qu'on s'en doute :
Pas égarés dans le jardin,
Timides audaces, bévues,
Phrases dont on prévoit soudain
Des conséquences imprévues.

Ne dites pas que vous m'aimez.
Restons dans le demi-mensonge
Des sentiments mal exprimés,
Mais que notre rêve prolonge.
A l'amour secret, affirmons
La croyance enfin qu'il s'ignore ;
Si nous voulons aimer encore
Ne disons pas que nous aimons.

VIEUX NIDS

Dans les grands arbres décharnés
Que nulle feuille ne décore,
En dépit des vents obstinés
Les vieux nids subsistent encore.

L'hiver a semé tout autour
Les ruines et les abîmes,
Mais ils demeurent dans les cimes
Tous ces vestiges de l'amour ;

Et, comme une mère balance
Entre ses bras son enfant mort,
Les arbres bercent en silence
Le passé bienheureux qui dort.

*
* *

Aux beaux jours, le nid, frêle couche,
Au milieu de l'arbre verdi,
Défiait le gamin farouche
Qui part en chasse le jeudi.

Et plein de cris, d'ailes, d'haleines.
Le petit cœur aérien
Battait sans qu'on n'en sache rien
Dans la poitrine des grands chênes !

Mais, lorsqu'un jour s'en sont allés
Amour, frissons, ailes, mystères,
A travers les rameaux austères
Tous les nids se sont révélés.

*
* *

Vous m'aimiez, dites-vous, madame...
Vous m'aimiez... C'était autrefois...
Ainsi je ne connais votre âme
Que lorsque votre âme est sans voix.

Grand merci de votre tendresse ;
Votre cœur battait, — c'est certain —
Mais l'amour défunt du matin,
Est-ce le soir qu'on le confesse ?

Quand le cœur fait un bruit de nid,
On en étouffe les murmures ;
Maintenant que tout est fini,
Le nid paraît dans les ramures.

Vous m'aimiez, grand merci ! Pourtant,
Madame, il valait mieux se taire :
Qu'est-ce l'aveu sans le mystère ?
Qu'est-ce qu'un nid sans le printemps ?

5 Mars 1909.

DÉSILLUSIONS

Celle qu'en vous j'aimais — impossible, étrangère, —
Femme qu'embellissait un fier éloignement
A dans un seul instant cessé de m'être chère.
J'ai lu dans un regard votre consentement...

Que n'alliez-vous toujours nonchalamment altière ?
Mes rêves obstinés vous suivaient pas à pas.
Mais vous avez, hélas ! entendu ma prière :
Vous voilà. Maintenant je ne vous aime pas !

Celle qu'en vous j'aimais, sur sa nuque flexible
Portait l'immensité de mon lointain désir.
Mais je hais mon désir, s'il n'est plus impossible,
Mon rêve est odieux, si je le puis saisir.

J'aimais — Dieu sait combien — votre image qui passe
L'éparpillement fou de vos cheveux dorés.
Votre image à présent — vos cheveux — tout me lasse
Dans une heure, ce soir, demain, je les aurai !

J'ai follement aimé — l'oubli déjà se lève —
L'idole inaccessible. — Or vous avez, ce soir,
En le réalisant, tué mon pauvre rêve...
J'aimais — car je croyais mon amour sans espoir.

L'éloignement n'a plus ses trop complaisants voiles —
Vos yeux m'étaient si chers qui regardaient là-bas!
Les yeux se rapprochant ne sont plus des étoiles...
Je les ai dans les miens ; je ne les aime pas.

Vainement votre bouche en baisers se dépense :
Comme je l'aimerais me jetant le refus !
Le désir vit d'espoir et non de récompense :
Vous êtes dans mes bras, je ne vous aime plus.

L'amour : c'est la croyance à l'amour, quant au reste...
L'amour : c'est la croyance et je n'ai plus la foi.
Allez ! ne cherchez pas une caresse, un geste.
Je ne vous aime plus, car vous êtes à moi !

La superbe clarté qui fuyait dans la nue
N'est plus qu'un peu de pierre en arrivant sur nous !
Je vous aimais, lointaine, impossible, inconnue...
Puis, un jour, je vous ai suppliée à genoux...

* * *

Je ne vous aime pas, car vous êtes venue !

22 Novembre 1908.

EFFET DE LUNE

e ne vous aimais pas ; vous teniez en mon âme
'humble place qu'on laisse aux amis d'un moment ;
e vous disais les mots qu'on dit à toute femme...
ais, ce soir, le soleil se couchait lentement.

avais comme il convient en très profonde estime
otre rare beauté qui ne me touchait pas.
rendais à vos yeux un tribut légitime...
ais, ce soir, un rayon tombait sur votre bras.

Vous me plaisiez. — J'avais cette délicatesse
D'exagérer pour vous en moi le troubadour.
Je vous faisais alors la cour par politesse.
Et je vous en aimais un peu moins chaque jour.

Parfois la tolérance étrange d'une mode
M'avait appris de vous plus qu'on en doit savoir —
Mais jamais le désir autour des cœurs qui rôde
N'est entré dans mon cœur ces soirs-là. Mais, ce soi

Une étoile accrochait à la plus haute branche
Son sourire de petit astre transparent,
La lune se leva sans doute un peu plus blanche ;
Ce soir, des autres soirs, était bien différent.

Votre voix met de l'or dans les mots qu'elle lance.
Pourtant je n'écoutais que les mots autrefois.
Ce soir, l'air m'a paru plein d'un grave silence ;
Vous vous taisiez. — Je n'entendais que votre voix.

La nuit vint. Elle fut, plus que d'autres nuits, claire
Je ne vous aimais pas, voilà la vérité ;
Vous aviez contre vous tout ce que, pour vous pla
J'avais auprès de vous laissé de dignité.

Tendresses de salons — lâches galanteries,
Émois joués — aveux subtils — sirops d'orgeat !
Et tous les madrigaux, toutes les mièvreries
Qui font croire à l'amour et l'ont tué déjà.

Je ne vous aimais pas. Vous étiez adorable.
J'y songeais pour me rassurer, quand, près de vous,
La lune a transpercé d'un rai le vieil érable,
Et je me suis surpris, madame, à vos genoux !

* * *

Hélas ! mon cœur est à la merci d'une feuille.
La suprême beauté l'a laissé de granit,
Mais un souffle, un parfum traînant par là, le cueille :
Il ne faut qu'un rayon pour ouvrir l'infini.

1909.

VIEUX VERS

J'ai laissé mes livres amis,
Et, poussé par l'obscur délire,
A ma table je me suis mis
Sans savoir ce que je veux dire.

Dans mon âme je cherche en vain :
Tout est silence et lassitude,
Et j'ai pris pour l'appel divin
Une longue et chère habitude ;

Devant moi des vers d'autrefois
S'en vont par strophe cadencée...
Je ne reconnais plus leur voix :
Mon âme a changé de pensée.

C'est le Jour des Morts. Un ciel gris
Comme un couvercle que l'on plombe
Sur nos espoirs, nos vœux, nos cris,
Déverse un silence de tombe.

Mes vers d'antan sont sous mes yeux.
Le jour où je les fis sans doute,
Tourmenté d'un rêve anxieux,
J'y mis mon âme goutte à goutte.

Un mal profond et délicat
En ce temps-là les a fait naître,
Mal que mon âme compliqua...
Je ne puis plus les reconnaître.

Pourtant, ce jour, comme à présent,
J'avais la secrète espérance
Que j'allais en l'analysant
Voir se dissoudre ma souffrance.

Rien n'a changé — je souffre encor,
Ce n'est plus sans doute pour Elle,
Et c'est dans un autre décor,
Mais la douleur est éternelle.

Le ciel descend très bas, si bas
Qu'il s'en va rejoindre la terre.
Les femmes vont, des fleurs aux bras,
Les yeux agrandis de mystère.

Hélas ! je porte sur mon front
Tout le poids des peines passées
Que les morts en partant nous ont
A nous, pauvres vivants, laissées !

Vers les cimetières lointains
Aussi chantants que des feuillées,
Aussi fleuris que des jardins,
S'en vont les femmes endeuillées.

Elle est encor vive aujourd'hui
Leur peine récente ou lointaine,
Mais le souvenir les conduit
Auprès d'une tombe certaine.

En songeant au dernier baiser
Leur cœur s'abîme — mais ces roses,
Elles sauront où les poser
A travers tant de tombes closes.

Mais vous, pauvres vers, désormais
Vous dormirez dans le silence
Sans être importunés jamais
D'une plaintive souvenance.

Le sens ému que je me plus
A renfermer entre vos rimes,
Mon cœur ne le reconnaît plus,
Prêt à nier ses pleurs intimes.

C'est que, plus troublée et, toujours,
Plus curieuse de tristesse,
O mon âme, à d'autres amours
Tu n'as pas fermé ta tendresse,

Et que tu ne peux plus venir,
Après qu'ailleurs tu t'es donnée,
Poser les fleurs du souvenir
Sur une tombe abandonnée.

1909.

AMOUREUSE AMITIÉ

AMOUREUSE AMITIÉ

Tout ferait croire que je l'aime ;
Ma pensée erre sur ses pas,
Rien ne m'est plus, mais tout de même
Je dis que je ne l'aime pas.

Car l'amour est chose trop rude
Près de cette douceur d'aimer.
Mais alors, ton inquiétude,
Comment, mon vieux cœur, la nommer ?

C'est déjà trop forte caresse
Que le parfum de ses cheveux,
Et vous tueriez notre tendresse,
O brutalité des aveux.

Mais alors, mon vieux cœur fidèle,
Comment donc appellerons-nous
Ton bonheur de battre auprès d'elle
Et ta tristesse, et tes dégoûts ?

Oui, c'est trop que sa main se tende
A l'instant grave des adieux,
Lorsque mon regard ne demande
Qu'un regard plus lent à ses yeux,

Et c'est volupté trop farouche
Que d'aller mon bras à son bras,
Quand je ne demande à sa bouche
Que de parler un peu plus bas.

Mais alors, mon cœur en détresse,
Quel détour subtil employer
Pour définir une tendresse
Sous laquelle on te voit ployer ?

Quels sophismes, quels stratagèmes
Allons-nous chercher tour à tour
Pour te convaincre que tu l'aimes
Sans te parler de ton amour ?



Mon cœur m'a dit : « Dans une phrase
Pourquoi vouloir ton rêve enclos ?
Pourquoi fixer la chère extase
Avec le clou rude des mots ?

L'amour ? Pourquoi, ce cri du maître,
Le lui renvoyer sans pudeur
Et risquer de tout compromettre,
Sa quiétude et ton ardeur ?

Alors que la seule pensée
De l'aimer est telle, je crois,
Qu'elle en serait déjà blessée
Sans rien savoir de ton émoi ?

Va. Ce n'est pas l'amour. — Sans doute,
Les malins avisés diront
Que ce rêve que tu redoutes
Éclate déjà sur ton front,

Laisse-les, ces troubleurs d'aurore,
Porter leurs preuves à foison ;
Et s'ils t'ont vaincu, nie encore
Sous le genou de la raison.

Car il faut, pour que se rassure
L'inquiétude de l'amour,
Ne jamais croire à sa blessure
Alors qu'on en souffre toujours.

Et, pour sauver de leur sourire
Le charme exquis de ta douleur,
Voici ce qu'il faudra leur dire,
Et, si tu mens, tant pis. — Dis-leur,

Que leur passion ne peut vivre
Sans le salaire des baisers,
Quand ta tendresse à toi s'enivre
Des premiers émois inosés ;

Que leur amour, sans qu'on y pense,
Est un usurier. — Mais que toi,
Tu n'attends pas de récompense
Pour rester fidèle à ton toit.

Et puis, qu'elle est tant adorable
Que l'adorer, fût-ce un instant,
Est une audace misérable,
Dis-leur enfin — et puis va-t'en

De crainte que, dans la querelle,
Ton cœur ne s'ouvre à des témoins :
« Soit, j'aurai de l'amour pour elle
« Le jour où je l'aimerai moins. »

1909.

RECOURS EN GRACE

Je vous demande, mon amie,
De me pardonner noblement,
En votre indulgence infinie,
Les élans d'un cœur trop aimant.

Malgré qu'il n'ait rien fait connaître
De l'émoi dont il a souffert,
C'est déjà trop, je sais, de s'être
Silencieusement offert...

Car l'amour, quelque soin qu'on prenne
A le vouloir dissimuler,
Vers l'autre âme qu'il met en peine
Ne peut pas ne pas s'envoler.

Pardon, bien qu'ayant su me taire,
Pour tant d'aveux inavoués,
Pour mon amour involontaire,
Mes désirs au néant voués.

Et puis, je vous demande encore,
Mon amie, humblement pardon
D'avoir, pour mettre un peu d'aurore
Dans mes jours tristes d'abandon,

D'avoir donné, sans votre hommage,
Aux dépens de vos chers repos,
A tous mes rêves votre image
Pour que mes rêves soient plus beaux.

Et, si vous en fûtes blessée,
Pardon d'avoir, quoique tout bas,
Disposé de votre pensée
Qui pourtant ne m'appartient pas.

Car de son âme on est maîtresse
Aussi bien que de son baiser,
Et vos yeux et votre tendresse
Nul n'a le droit d'en disposer.

Vos pas s'en vont — votre voix sonne,
Le hasard m'en fait profiter,
Mais, dans son cœur ému, personne
N'a droit de les ressusciter.

Nulle âme ne peut, nul grimoire,
Évoquer la pâleur d'un front :
Une trop fidèle mémoire
Sans qu'on y pense, est un affront.

Et même la douce habitude
De votre geste familier,
Les rêveurs dans leur solitude
Ont le devoir de l'oublier.

Car tout en vous n'est qu'à vous-même.
Vous avez, lorsque sur vos pas,
Il vous déplaît que l'on vous aime,
Le droit qu'on ne vous aime pas !

* * *

Comme une étoile qui se penche
Sur l'eau n'y laisse aucuns sillons,
Mais, dès que naît l'aurore blanche,
Rappelle à soi tous ses rayons ;

Ainsi, lorsque, soudain, s'efface
Votre image aux yeux des rêveurs,
Vous avez le droit que se fasse
Un grand silence dans les cœurs...

Pardon d'avoir, sans votre hommage,
Au risque, hélas, de la ternir,
Effleuré souvent votre image
Ne fût-ce que d'un souvenir...

22 Octobre 1909.

AU PIANO

Sous l'appel de vos doigts, les notes endormies
Au souvenir récent d'un vieux rythme berceur
Se pressent, comme autant de petites amies,
Autour de votre main grave de grande sœur.

Toutes veulent parler, et c'est comme un bruit d'ailes
Quand, dans le colombier, l'amour jette l'émoi ;
Votre geste épié s'approchant parfois d'elles
Fait naître, semble-t-il, de suppliants « Moi ! Moi ! »

Elles avaient aussi tant de choses à dire
Que leurs cris plus émus sont un remerciement
A la main bienfaisante aujourd'hui qui les tire
Du silence trop lourd de leur isolement.

La solitude, hélas ! rend si pesante l'âme
Qu'on ne croit pas pouvoir la traîner bien longtemps
Ne riez pas, j'en sais qui sont mortes, madame,
D'avoir dans le silence étouffé leur printemps.

Et, tandis que vos doigts légers cueillent les notes
Pour en faire comme un bouquet harmonieux,
J'entends mourir tout bas, sous vos graves menottes
Les sons qu'a délaissés votre oubli dédaigneux.

1909.

PAS ENCORE

Et pourtant, cet aveu que je voulais lui faire,
Ce pauvre aveu si hasardeux,
Si je l'avais risqué, risquant de lui déplaire,
Où donc en serions-nous maintenant tous les deux ?

Je tremble d'y songer. Hélas ! où donc avais-je,
Ce jour-là, la tête et le cœur ?
Ah ! de quels yeux froncés, de quelle âme de neige
Vous aurait-on reçu, mon pauvre aveu vainqueur ?

Et pourtant — l'impossible est possible à tout prendre,
Et l'absurde seul ne se peut, —
Supposons qu'elle ait dit, ou bien m'ait fait comprendre
Qu'elle m'aimait... enfin, qu'elle m'aimait un peu.

Être aimé ! Respirer libre d'inquiétude.
Ah ! je serais bien avancé,
Après avoir changé pour une certitude
Les rêves incertains dont je m'étais bercé.

Oui, le doute est cruel et mortelle l'attente
D'un bonheur, toujours, qu'on remet ;
Mais l'assurance, enfin, d'être aimé qui nous tente
Vaudrait-elle à présent l'espoir qu'on nous aimait ?

Être sûr. Plus jamais ne se dire : « Peut-être »,
Ne plus prévoir, ne plus douter,
Poser sur sa conquête un long regard de maître,
Avoir touché le but, descendre, s'arrêter.

Ne plus se tourmenter d'une phrase ambiguë,
Être bien tranquille, savoir ;
Ne plus jamais sentir au cœur ta griffe aiguë,
Désespoir. Mais ne rien attendre de l'espoir.

Non, non, que votre amour me demeure un problème,
Laissez-moi souffrant et charmé,
Donnez à mon amour l'espérance qu'on l'aime,
Puis la crainte aussitôt de n'être plus aimé.

Laissez encore un peu se désoler mon âme
En quête de la vérité,
Écrasez d'un mépris mon orgueil s'il s'enflamme,
Calmez mon désespoir d'un peu de charité.

Car je sens mon amour s'exalter dans le doute
Et s'embellir en vous cherchant.
Qu'importe qu'il trébuche alors sur cette route,
S'il trouve, grâce à vous, quelques fleurs en marchant ?

Car, hélas ! il faut bien l'avouer à soi-même
Par quelque objet qu'on soit charmé,
Ce qui fait après tout, mon Dieu, que tant l'on aime,
C'est, peut-être, la peur de n'être pas aimé.

Ainsi, soyez la main qui blesse et qui relève,
Et puis, dans mon cœur inlassé,
Quand sera mon amour aussi grand que mon rêve
Venez à ma tristesse et dites : « C'est assez ! »

14 Novembre 1909.

DANS LES NUAGES

Le nuage où vous devez être
Quand, près de nous trop à l'étroit,
Dans les nuages, on vous voit —
Il me semble bien le connaître.

D'abord, ce n'est pas un de ceux
Qui sur un fond de ciel crasseux
Roulent gonflés et paresseux,

Noirs troupeaux que le vent bouscule
Jusqu'à l'horizon qui recule
Écrasé sous leur dos d'Hercule.



Le nuage où vous habitez
Et qu'il me semble bien connaître,
Je l'aperçois de ma fenêtre :
Ce n'est pas une énormité,

Mais c'est — ni nuage ni brume —
Plus qu'un rêve, et moins qu'une plume :
Du ciel fouetté qui fit écume ;

Car, je crois ce fait apparent
Qu'avec le linon transparent
Il doit être proche parent.



Le nuage où vos songeries
Se donnent de longs rendez-vous,
Qui nous laissent ici jaloux
Bien loin des hautaines prairies,

Oh ! ce n'est pas seulement un
Paquet de brouillard et d'embrun
Au matin, rose, et, le soir, brun ;

C'est, vraiment, par le vent bercée,
La blanche nef de vos pensées
Qui se sont là-haut condensées.

*
* *

Aux plus savants il est fermé.
La Physique en le voyant naître
Ne pouvait plus s'y reconnaître :
Vos rêves seuls l'avaient formé,

Vos rêves, et puis mille choses,
Tout ce qui monte : odeurs de roses,
Envols soudains, bontés sans gloses,

La plainte lente des grands bois,
Les vapeurs bleuâtres des toits
Sous lesquels on parle patois.

*
* *

Il a des langueurs, des paresses,
Et, quand la brise éparse va
Vers un idéal qu'il rêva,
Il s'abandonne à ses caresses,

Il s'aérise, et peu à peu
S'éparpille enfin dans le bleu.
Mais quand le vent trop brutal veut

L'entraîner loin de son étoile
Il se reforme, tend sa toile,
La volonté gonfle sa voile.

*
* *

Blanc, mauve, ardent, pâle, vermeil,
Tour à tour tache blonde ou brune,
C'est un morceau de clair de lune
Se promenant sous le soleil.

C'est un reflet qui se colore,
Quand le jour est au point d'éclore
Il vous a des clartés d'aurore,

Et puis, dans le soir trébuchant,
Le voilà soudain s'entachant
De la tristesse du couchant.



Mais sa gaîté rit mieux encore
Et sa tristesse pleure mieux
Que les longs pleurs, les ris joyeux
Du crépuscule ou de l'aurore.

C'est que, dans l'arc-en-ciel, bientôt
Des mille et une gouttes d'eau,
Douleur, s'irise ton fardeau.

Et, si le rire a tant de charmes
Du nuage tout plein d'alarmes,
C'est qu'il rit de toutes ses larmes.

Car, mauve, ardent, pâle ou vermeil,
Tour à tour tache blonde ou brune,
C'est un morceau de clair de lune
Se promenant dans le soleil.

1909.

COMPLICATIONS

Mon Dieu, je ne sais pas trop comment je vous aime,
Et c'est ma joie et mon souci
Que cette incertitude où je suis de moi-même,
Ce parti pris d'aimer ainsi...

Mon amour, ce n'est pas celui des bons classiques,
— Amour précis, amour tout nu, —
Tel qu'on le définit dans tous les bons lexiques
Et que nul n'a jamais connu ;

Mon amour, ce n'est pas cet amour théorique
Qui ne se complique de rien,
Amour sévère et strict, amour, d'ordre dorique...
Il est composite, le mien.

Il ne rappelle point la ligne noble et pure
D'un temple grec harmonieux ;
Ce n'est pas seulement de l'amour, une épure...
Mais c'est bien plus et c'est bien mieux.

Mon amour, ce n'est pas l'Amour, la vieille flamme
Que tant chantèrent tour à tour ;
C'est ce qu'elle devient en passant par mon âme.
Oui, mon amour... c'est *mon* amour.

Mon Dieu, je ne sais pas trop comment je vous aime,
Car, hélas ! mon amour, c'est moi ;
Et quand on ne sait pas grand'chose de soi-même,
On ne sait rien de son émoi.

Je vous aime pourtant, je vous aime, il me semble,
Avec un cœur très appliqué,
Avec un cœur blagueur et grave tout ensemble,
Un pauvre cœur bien compliqué.

Avec un pauvre cœur qui se fait des montagnes
De l'incident le plus menu,
Qui prend au sérieux ces châteaux des Espagnes
D'où tout le monde est revenu ;

Un cœur qui, dans ses jours de rêves solitaires,
Sent pousser en lui, sourdement,
Tout un tas de petits sentiments secondaires
Autour du grave sentiment ;

Un cœur enfin, tout plein d'abord de turbulence,
Très gamin, puis triste et nerveux ;
Un cœur trop affiné, je crois, par le silence,
Et qui ne sait point ce qu'il veut...



Mon Dieu, je ne sais pas trop comment je vous aime,
Et si je souffre en vous aimant,
Ah ! n'est-ce pas de tant m'interroger moi-même
Au lieu d'aimer, tout simplement ?

Novembre 1909.

AUDACES FORTUNA

Je m'étais bien promis de vous dire ce soir
Mon secret (mais pour vous est-ce un secret, madame ?).
Nous étions seuls ; un jour pas trop clair, pas trop noir.
Et puis voilà... j'ai manqué d'âme.

Tout le matin j'avais essayé des aveux,
Tel un guerrier qui va partir pour la bataille
Cherche en son arsenal la dague qui le mieux
Saura faire une belle entaille !

J'avais trouvé des mots dont j'étais si content
Que, bien que pas très sûr de jamais vous les dire,
J'allais me les citant et, tout bas, escomptant
Votre trouble ou votre sourire...

D'aucuns étaient émus ; l'un fut spirituel !
Un autre en disant peu disait beaucoup de choses,
D'autres enfin selon l'amoureux rituel
Parlaient d'étoiles et de roses.

Je me sentis si fort que j'eus en grand mépris
Tant de timidités absurdes de potache ;
... Mais, sitôt que je fus près de vous, je compris
Que je ne romprais point l'attache.

Vous dire un mot d'amour, ô mon amour ! oser
Lâchement, à couvert d'une amitié si claire,
Dans nos âmes jeter l'espoir seul d'un baiser,
Jamais je ne pourrai le faire !

Et le soir, ce soir-là, nous fut propice en vain :
Je n'ai point su tirer parti de l'aventure
Et nous avons parlé tous deux, jusqu'à la fin,
D'histoire et de littérature...

Novembre 1909.

JE VOUS AIME

Je vous aime. Il n'y a que notre amour sur terre,
Que notre amour et nous.
J'entends parler. Pourquoi parler ? Pourquoi se taire ?
Je vous aime à genoux.

Voyez, de tous côtés les hommes nous entourent,
Que font-ils, que font-ils ?
Les uns pensent, les uns pleurent, d'autres discourent...
Oh ! vos yeux sous vos cils !

Se peut-il que l'on ait d'autre souci dans l'âme
Que de bien vous aimer ?
Hors de vous, loin de vous, je brise toute trame
Qui voudrait m'enfermer.

En arrivant à moi tous les bruits de la vie
Ne sont qu'une rumeur,
Je n'ai d'autre bonheur et je n'ai d'autre envie
Que d'écouter mon cœur.

Cependant, descendons un peu de notre rêve,
Arrêtons-nous par là,
Qu'un instant pour vos yeux le voile se soulève...
Le monde, c'est cela.

Je vous donne tous ses rayons, toutes ses roses,
Ses pleurs et son émoi,
Tous ses bois, tout son ciel, toutes ces belles choses
Qui ne sont pas à moi.

Car, de moi, je n'ai plus pour vous que ma tristesse,
Je vous ai tout donné
Même les cruautés parfois de ma tendresse
Pour être pardonné ;

J'ai dit tous les aveux et toutes les paroles,
Je ne trouve plus rien,
Les mots sont morts, les mots ne sont que phrases folles.
Se taire, seul, est bien.

Se taire. Il n'y a plus, mon front contre le vôtre,
Qu'à s'écouter aimer,
Et, sans plus distinguer nos deux cœurs l'un de l'autre,
En eux nous renfermer.

Je vous aime, je sens me frôler votre haleine,
Je suis de vous si près
Que s'il vous advenait, mon amour, quelque peine,
C'est moi qui souffrirais.

Le temps passe. Déjà le soir sur toutes choses
Son mantel a posé.
On ne discerne plus les grands lys fiers des roses
Ni l'aveu du baiser.

1910.

CHEZ ELLE

Je fais autour de toi des rêves impossibles :
Je rêve très souvent qu'ayant mis à mon doigt
Quelque anneau merveilleux qui sait rendre invisible,
J'ai pu, tel un esprit, pénétrer sous ton toit.

Que de choses alors qui me sont étrangères !...
J'entre, et me voilà comme en pays inconnu :
Des bibelots épars mettent aux étagères
Leur tendresse mignarde et leur geste menu.

Voici la garde-robe où dorment tes toilettes ;
La robe que je suis longtemps après l'adieu,
Et voici le tiroir où tu prends la voilette
Que je lève pour mettre un baiser à tes yeux ;

Et puis le livre aimé dont nous parlons sans cesse ;
La fenêtre par où les rêves sont venus ;
Et, tremblante à l'espoir des prochaines tendresses,
La lettre, blanche encore, attend tes doigts menus.

Oh ! tous ces bons amis attentifs et fidèles,
Qui savent tout de toi : tes yeux, tes pleurs, tes pas,
Qui se disent entre eux : « Serrons-nous autour d'elle »
Oh ! tous ces bons amis que je ne connais pas,

Je les aime... On dirait qu'ils savent que leur tâche
Est de garder ton rêve et d'aider nos amours.
L'un te dit : « Il est temps » ; l'un te prête sa cache ;
L'un fait ton cœur plus fort ; l'autre, tes pas plus sourds

Bons objets qui savez toutes ses habitudes,
Chers témoins, dévoûments muets qui recueillez
Sans la trahir jamais ses moindres attitudes
Et qui, lorsqu'elle dort, gravement la veillez ;

Je suis celui que vous aimiez sans le connaître,
Celui que vous aviez entre vous soupçonné :
Petite table, c'est à moi que vont tes lettres ;
Pendule, c'est pour moi que vous avez sonné.

C'est moi. Je suis celui qu'aime votre maîtresse,
Et je vous dis : « Mes bons amis, mes alliés,
Pour prix de vos bons soins et de votre tendresse
Que voulez-vous de moi, chers objets familiers ? »

Alors les bons objets se sont mis à sourire,
Du sourire, tu sais, des vieux malins et doux
Qui pensent tout savoir, mais n'en veulent rien dire :
Vieux amis, vieux amants, vieux rêveurs, vieux époux..

Puis, soudain, leur sourire est devenu plus grave
Et les amis se sont consultés doucement.
Et moi, silencieux au milieu du conclave,
J'attendais je ne sais quel sacré jugement...

Un craquement, enfin, partit d'une console
Et, devançant de quelques minutes son tour,
La pendule sonna tendrement ces paroles :
« Il faut l'aimer toujours. Il faut l'aimer toujours ».

1910.

CE SOIR

Je sens si près de moi ton âme bienfaisante
Et vers ton souvenir mes bras si grands ouverts,
Je t'aime tant, ce soir, et tu m'es si présente
Que, ce soir, je ne puis te le dire qu'en vers.

Tous nos baisers d'hier sont restés dans mon âme,
Un par un, je les fais revivre devant moi,
Et les pauvres petits comme autour d'une flamme
Viennent docilement servir à mon émoi.

Les voici. Je les reconnais à leur passage :
Le premier qui naquit dans un vol de frelon
Est un musicien chanteur de paysage,
Il fut court ; le deuxième était déjà plus long.

Quelques-uns clapotaient comme l'eau que l'on touche ;
L'un riait, l'un rêvait, chacun fit de son mieux ;
Un autre s'endormit sur le bord de ta bouche ;
Et presque tous avaient la couleur de tes yeux.

Vers vous, vers vous, ce soir, ma tendresse est tournée,
Baisers du pré, du bois, de l'arbre et du chemin,
Et je vous vois courir tous dans notre journée
Comme un groupe d'enfants se tenant par la main.

* * *

Mais l'heure maintenant pleure comme une veuve.
Il pleut. Tous nos baisers que sont-ils devenus ?
Dans les bois dévêtus et que l'averse abreuve
Errent-ils aujourd'hui tout grelottants et nus ?

Eux qu'avaient attirés un espoir de lumière,
Je les vois, mon amour, tous ces amours mouillés
Se faire tout petits sous les fleurs de bruyère
Ou frapper vainement aux logis verrouillés.

Que vont-ils devenir, hélas ! dans la tourmente,
Tous ces pauvres petits que nous avons laissés ?
Se trouvera-t-il pas une âme bien aimante
Qui les accueille ainsi que des oiseaux blessés ?

Nous nous embrasserons, si tu veux, ma chérie,
Dans notre logis clos, loin des yeux et des voix.
De peur que les baisers qui n'ont pas de patrie
Deviennent des sanglots pour la douleur des bois.

1910.

L'ÉCHÉANCE

SAYNÈTE EN VERS

PERSONNAGES

—

Valentin, 25 ans, poète.

Mariette, 20 ans, propriétaire.

L'ÉCHÉANCE

Un modeste appartement de jeune homme. — Une table, deux chaises, une armoire, un lit. Sous la table, une valise ; dessus, des livres, de l'encre. Valentin est assis devant la table, il fait des vers.

VALENTIN, **relisant sa strophe.**

« Mon rêve s'est posé sur votre chevelure
« Et dans le fil ténu de vos cheveux s'est pris
« Comme un petit oiseau palpitant et surpris
« S'accroche au vert buisson qu'il frôlait d'aventure. »

(Complaisamment :)

Pas mal ! Je suis content de vous, muse ou musette ! —
Mais ce n'est pas fini... voyons, faites risette
Encore une autre fois pour le second quatrain ;
Et vous pourrez, après, reprendre votre train
Pour le Parnasse... allez, ma petite, j'écoute !

(On frappe.)

Pas de chance ! — Un gêneur à présent, sans nul doute ! —
Qu'il attende ; ma muse, elle, n'attendrait pas !

(Il écrit.)

« Il était venu là... »

(On frappe.)

Mais taisez-vous, là-bas !

« Il était... »

(On frappe toujours.)

Pas moyen avec ce sot murmure !

(Il se lève et va ouvrir.)

« Il était venu là pour becqueter la mûre... »

(Entre Mariette.)

MARIETTE

Monsieur...

VALENTIN, qui s'est rassis, et sans se retourner.

Monsieur...

MARIETTE

Je suis...

VALENTIN, écrivant,

Votre humble servite[illegible]

MARIETTE

Votre propriétaire...

VALENTIN

« Et mon rêve menteur... »

MARIETTE, courageusement.

Le terme est aujourd'hui tombé...

VALENTIN, avec humeur.

Qu'on le ramasse !

MARIETTE, déconcertée, puis se ravisant.

Plaît-il ?... Il n'entend pas.

VALENTIN

Mon dernier vers, de grâce !

MARIETTE (à part).

Il rêve... je devrais peut-être m'en aller.

VALENTIN, triomphant.

Et mon rêve, aujourd'hui, ne peut plus s'envoler ! »
(Se retournant.)

Et maintenant, monsieur. — Tiens ! mais c'est une dame —
Mieux !.. Une demoiselle... et gentille ! guddame... !
A qui dois-je l'honneur... ou le bonheur ?

MARIETTE

Pardon.
Je vous dérange ?

VALENTIN

Me... ? Mais asseyez-vous donc !
Me déranger ? Mon Dieu, comme le mot malsonne !
Un rayon de soleil dérange-t-il personne ?

MARIETTE, rougissante.

Il vous plaisait de voir mon visage rosé...
Êtes-vous satisfait ?

VALENTIN

Mais, de l'avoir osé,
Je ne me repens pas, car, teinté de la sorte...

MARIETTE, l'interrompant.

Si vous flattez encore il faudra que je sorte !

(Moment de silence.)

Pour vous faire plaisir je veux bien un instant
Être rose... mais pas écarlate pourtant !

VALENTIN, lui tournant le dos.

Alors permettez-moi, sans regarder en face
Pour ne pas voir rougir, madame, votre grâce,
De vous redemander sans plus atermoyer...

MARIETTE

Mais je viens simplement pour toucher mon loyer !

VALENTIN

Quittons le ciel, Pégase ! et mettons pied à terre ! —
Alors... vous... ?

MARIETTE

Oui, je suis votre propriétaire !
Vous doutez ?... Mais je puis vous prouver, au besoin...

VALENTIN

Non, non, non !.. je vous crois ! n'en prenez pas le soin ! —

(Avec mélancolie.)

Mais vous voyant si jeune et si gente, et si rose,
J'aurais mieux aimé que vous fussiez autre chose !
Enfin !..

MARIETTE

D'ailleurs, monsieur, voici votre reçu.

VALENTIN, à part.

odrigue, qui l'eût dit ! Chimène, qui l'eût su !

(Haut :)

ne sais si je suis l'objet d'un trouble étrange,
le peu de raison que j'ai là se dérange...
ais tenez ! je rêvais en vous voyant ici
e tendre cette chose et me sourire ainsi,
ue ce petit papier froid comme une quittance
renait d'un billet doux la mystique importance,
u'un aveu s'y cachait... Oui ! j'osais l'entrevoir !
t je mettais en terre un genou pour l'avoir...

MARIETTE, froidement.

'il vous plaît de rêver, rêvez tout à votre aise,
ais tout seul ! — Huit et cinq d'une part font bien treize,
lus vingt-cinq d'autre part ; j'ai signé là-dessous.

VALENTIN

h tiens ! mais j'oubliais que j'étais sans le sou !

MARIETTE

h mais ! c'est très fâcheux.

VALENTIN, souriant.

Pour moi surtout !...

MARIETTE

J'estime
ue mon dépit, monsieur, est le plus légitime,
ar enfin... mais comment ?... Vous riez ?

VALENTIN

Je crois bien !
Si je n'avais mon rire, alors je n'aurais rien ;
Tandis que vous, ma foi... Puis, s'il faut tout vous dire,
Quand on n'a plus un sou, c'est risible de rire !

(Il r

Vous ne trouvez pas ?

MARIETTE, glaciale.

Non !

VALENTIN

C'est que, probablement,
Nos bourses et nos goûts diffèrent joliment...
Tant pis !

MARIETTE, vivement.

Tant mieux, monsieur !

VALENTIN

Tant pis, mademoiselle

MARIETTE

Tant mieux !

VALENTIN

Tant pis...

MARIETTE

Tant mieux !

VALENTIN

J'admire votre zèle
A défendre la cause, ingrate s'il en fût,
De la richesse morne et toujours à l'affût
Contre la pauvreté jeune, folâtre, folle !...
Dont le rire, plus argentin qu'une pistole,
Éclate, s'éparpille, et tinte mieux encor
Que ne tinte en tombant un tas de louis d'or !
J'admire, avec d'autant plus de mélancolie,
Que vous avez vingt ans... et vous êtes jolie !

MARIETTE, *avec ironie.*

Oh oui !... je la connais, la très vieille chanson !..
On nous l'a rabâchée ainsi qu'une leçon,
Et dans des livres bleus, peinturlurés sur tranche,
Où le cœur d'un nigaud candidement s'épanche,
Nous la lisons souvent, en y croyant, d'ailleurs,
Autant qu'aux sots récits de tous vos rimailleurs !..
Ton cœur, un peu d'eau pure, une douce chaumière,
Ton amour pour foyer, tes deux yeux pour lumière,
Et puis, loin des humains, loin des lieux habités,
Loin du monde, du bruit et des réalités,
Sous un ciel constamment bleu, le ciel de nos rêves,
Amoureux sans repos, sans relâche, sans trêves,
Les yeux noyés d'ivresse et d'extase sans fin,
Palpitants et muets... nous crèverons de faim ! »

... Non, merci, j'aime mieux être plus positive,
Encaisser mon loyer lorsque le terme arrive
Et renvoyer dehors ceux qui me payent mal
Que me nourrir de rêve et mourir d'idéal !

VALENTIN

Le plus clair là dedans, ce qui me paralyse,
C'est qu'il va falloir faire à présent ma valise !

(Avec une lassitude comique :)

Ah ! que je n'aime pas les déménagements ;
C'est si dur de courir après les logements
Avec le temps qui court, lorsqu'on a dans sa poche
Sa main quand on l'y met... rien de plus ! On s'accroche
Les talons aux pavés, les coudes aux passants.

(S'attristant par degrés :)

On va le nez en l'air et les esprits absents,
Regardant, non le ciel ! mais de vagues pancartes.
On parle aux pipelets aussi froids que des Spartes !
On monte un escalier qu'on redescend après,
On est triste, on se sent des ennuis de cyprès,
On trouve les gens sots, les femmes moins jolies,
On marche... on déambule... on s'attarde... on oublie
La strophe du matin qu'on aimait bien pourtant !
Et l'on ne rêve plus... mais on songe !...

MARIETTE, émue.

Un instant !

Ne vous en allez pas !

VALENTIN

... Qu'il fasse froid, qu'il pleuve,
Ou que vienne la nuit... plus terrible est l'épreuve !

MARIETTE

Écoutez-moi !

VALENTIN

Le cœur alors crève d'ennui,
Car il sent que le ciel lui-même est contre lui.
Le ciel ! ce vieil ami faisant cause commune
Avec les proprios, la mauvaise fortune !
Le ciel qu'on aimait tant, qu'on avait tant chanté,
Et qui vient vous trahir aussi de son côté !...
C'en est trop ! Le cœur plein n'en peut plus, il déborde
Tout à coup par les yeux... et l'on rêve de corde,
D'eau profonde, d'oubli...

(Apercevant Mariette qui pleure :)

Qu'est-ce que j'ai fait là !

(Honteux :)

C'est vrai que vous pleurez ?

MARIETTE

C'est si dur que cela ?

VALENTIN, bredouillant un peu.

Mais non !... j'exagérais !... C'était pour... me distraire !
Courir après sa turne... oh ! c'est drôle au contraire !
Suis-je assez ridicule ! A m'entendre on eût dit
Que c'était un métier effroyable et maudit !..

Mais non ! C'est amusant comme tout, je vous jure,
De marcher devant soi, n'importe, à l'aventure !
Oui, très gai !.. Le chagrin vous ronge !... C'est très gai,
Cela vous change un peu !... Puis l'on est intrigué !...
Trouvera-t-on, ou bien ?... Et cette incertitude
Redouble l'intérêt. C'est très gai ! D'habitude
On déniche sa niche avant qu'il fasse noir,
Mais quelquefois aussi l'on est pris par le soir ;
Alors, comme Noé, le très vieux patriarche,
Pour y passer la nuit on rentre sous son arche :

(Un menu geste arrondi :)

La petite... d'un pont,

(Grand geste :)

ou la grande... des cieux !

(Tristement :)

Je vous le disais bien que c'est délicieux !

MARIETTE

Taisez-vous ! Taisez-vous !... Votre gaîté m'écœure,
Et votre peine était moins triste tout à l'heure...

VALENTIN

Mais...

MARIETTE

Ne dites plus rien, je sens que vous mentez.
Oui, c'est affreux !

VALENTIN

Mais non...

MARIETTE

Taisez vous...

VALENTIN

Je me tais !

(Silence prolongé. — Valentin se lève et va chercher sa valise, en marchant sur la pointe des pieds comme pour ne pas troubler Mariette qui a l'air de songer...)

MARIETTE, impatientée par ce jeu.

Eh bien, que faites-vous ?

VALENTIN

Mais ? Je fais mon bagage ;
Je crois avoir compris, d'après votre langage,
Qu'il fallait déguerpir...

MARIETTE

Êtes-vous si pressé ?

VALENTIN

'aime à vite finir ce qui fut commencé.

(Prenant sa valise.)

Valise, venez ça ! — Je vais comme une poire
Vous fendre en deux quartiers.

(Il ouvre sa valise. A Mariette :)

Il ne faudrait pas croire
la véracité de toutes ces chansons.
'est le refrain commun de tous les polissons
ui n'ont jamais payé leur loyer de leur vie.

(Il bourre son sac.)

Ma petite valise, ah ! que je vous envie :
Vous allez tout à l'heure avoir le ventre plein !
(A Mariette :)
Ces gens-là ne sont pas à plaindre.

MARIETTE

Je les plains !

VALENTIN

Ils n'ont pas quelquefois de beurre à leur tartine,
Mais bah ! puisqu'ils sont gais !

MARIETTE

Les pauvres !

VALENTIN, prenant un livre.

Lamartine
Oh ! confrère divin, ma main vous enfouit
Dans l'onctueux repos de ce bonnet de nuit. —
(Il dit et place le linge.
Galopin de Musset, venez qu'on vous calfeutre
Dans le profond obscur et moite de ce feutre.
Shakspeare, disparais en ce gilet pelé.
Vigny —
Gœthe —
Byron —
Et Verlaine ?... Je l'ai.
(Courbé sur sa valise.

Croyez-moi — c'est toujours la même ritournelle ! —
Homère, disparais dedans cette flanelle,
Cela réchauffera tes vieux os refroidis...

(Il a fini, il boucle sa valise et se lève.)

Adieu, petit réduit, qui fus du Paradis
Quelque chose comme un amoureux vestibule !

(A Mariette :)

Et vous, dont le regard semblait le préambule
D'un conte gentillet de tendresse et d'amour,
Je vous quitte aujourd'hui bien à regret. — Bonjour !
Vous me pardonnerez la liberté très grande
De partir sans payer. — Que le ciel vous le rende !
Il le pourrait, je crois, car il est obligeant
Et plein de soleils d'or et d'étoiles d'argent...

(Avec un regret comique.)

Adressez-vous à lui. — Pour moi, mademoiselle,
Vrai de vrai, je n'ai rien de rien ; — la bagatelle
Que j'aime tant vous met la cervelle à l'envers...
Tant pis ; car je vous eus laissé ces quelques vers
Et m'en serais allé, délivré de ma honte,
Vous donnant, quel qu'il soit, un tout petit acompte.

MARIETTE, insinueuse et timide.

Je vais donc, je le vois, beaucoup vous étonner —
Ces vers, je les voudrais — voulez-vous les donner ?

VALENTIN

Écoutez. — Ce n'est pas une plaisanterie :
Cela m'est presque égal que sur mon compte on rie —
C'est vrai. Mais de mes vers, qu'on aille rire d'eux !
De ces pauvres petits qui s'en vont deux par deux,
Unis par le malheur autant que par la rime
Menotte dans la main ! — Non, ce me semble un crime !
Ce rieur-là, j'irais jusqu'à le détester —
(Doucement :)
Et ce n'est pas ainsi que je veux vous quitter.

MARIETTE

Je comprends, cher monsieur, vos craintes... paternelles,
On tient à ses enfants autant qu'à ses prunelles.
Eh bien, fussent-ils laids — ce qui n'est pas le cas —
Je vous promets — bien sûr — que je ne rirai pas.

VALENTIN

Je vous crois — cependant, malgré moi, j'appréhende. —

MARIETTE

Vous refusez ?

VALENTIN

Non, mais...

MARIETTE

Ce que je vous demande ?

VALENTIN

Non.

MARIETTE

Pressez-vous, alors, mes instants sont très courts.

VALENTIN

Mais je me figurais d'après tous vos discours...

MARIETTE, *impatientée.*

Que vous importe enfin tout ce que j'ai pu dire
Puisque je vous promets, monsieur, de ne pas rire.

VALENTIN, *cédant et lâchant pied.*

Ah ! si vous promettez...

MARIETTE

C'est promis !

VALENTIN

Que jamais...

MARIETTE

C'est promis !

VALENTIN

Dans ce cas —

MARIETTE

C'est promis ! Je promets !

VALENTIN, *à part.*

Je sens ma volonté perdre tout son empire.
Vous le voulez donc ? soit ! — Je m'en vais vous les dire !

MARIETTE, *à part.*

Je donnerais bien cher pour les trouver gentils.

VALENTIN

Je les fis ce matin, ils sont donc tout petits.
Et même le dernier venait juste d'éclore
Comme vous entriez. — Qu'ils marchent mal encore,
Que leur tour soit timide ou leur vol incertain,
La chose est naturelle : ils sont de ce matin.

MARIETTE, avec un bon sourire.

Rassurez-les, je suis l'indulgence elle-même.

VALENTIN

D'ailleurs je ne veux pas vous servir un poème.
(Il lit.)
« Mon rêve s'est posé sur votre chevelure
« Et dans le fil ténu de vos cheveux s'est pris,
« Ainsi qu'un pauvre oisel palpitant et surpris
« S'accroche au vert buisson qu'il frôlait d'aventure.

MARIETTE, à part.

Ils sont jolis, ces vers ! —

VALENTIN, à part.

Ils sont jolis, ces yeux !

MARIETTE, de même.

Ah ! ce serait trop beau !

VALENTIN, de même.

Ce serait trop heureux.

VALENTIN continue :

Il était venu là pour becqueter la mûre,
Son pied dans le fouillis n'a pu se démêler ;
Mon rêve comme lui s'est posé d'aventure...
(Intentionnellement :)
Et mon rêve aujourd'hui ne peut plus s'envoler ! »
(Silence.)

VALENTIN

Eh bien ! que pensez-vous de tout cela ?

MARIETTE

Je pense
u'il n'était pas besoin d'implorer l'indulgence,
t que ces jolis vers, pour être nouveau-nés,
archent déjà très bien...

VALENTIN, geste de modestie.

Oh...

MARIETTE, tranchante.

Ils sont bien tournés.
ette pièce est charmante, originale, accorte...

VALENTIN, la parodiant.

Si vous flattez encore il faudra que je sorte !... »
'ailleurs je ne vois plus ce que je ferais là...

MARIETTE

ais je ne flatte pas, je constate, voilà !
vers me plaît ?... Je dis.

VALENTIN

Eh ! faisais-je autre chose
Lorsque je vous disais que je vous trouvais rose
Et séduisante aussi ?... Non, non, je constatais !
Et je constate encor d'ailleurs. — Mais je me tais.
J'oubliais que ce soir il fera froid sous l'arche,
Et qu'avant de trouver il faudra que je marche.

(Il empoigne sa valise.)

Adieu donc.

MARIETTE, à part.

Je voudrais maintenant qu'il restât...
Comment faire ?

(Haut :)

Monsieur, monsieur !

VALENTIN, s'arrêtant.

Señorita ?

MARIETTE

Vous emportez mes vers — car enfin, je les garde,
C'était bien convenu...

VALENTIN

Ma foi, c'est par mégarde, —
Ces vers sont, en effet, bien à vous.

(Il les lui donn

MARIETTE, à mi-voix.

Bien à moi ?

VALENTIN

Mais oui — vous en doutez ? Pourquoi ? Dites ?

MARIETTE

Pourquoi ?

Eh ! que suis-je après tout ? Mais rien... la demoiselle
qui vous les donnez ! Or, ces vers sont à celle
)ui vous les suggéra, car le vers appartient
qui sut l'inspirer — et non à qui le tient.

VALENTIN

e ne vois pas très bien ce qui vous fait conclure —

MARIETTE, lisant.

Mon rêve s'est posé sur votre chevelure... »

(Bravement :)

st-elle donc si belle ?

VALENTIN

Oh ! je l'imaginais !
ne l'ai jamais vue, et je ne la connais
as plus qu'on ne connaît le rêve de son rêve...
ous autres, rimailleurs qu'un vent d'amour soulève,
ous ne connaissons pas celle que nous chantons.
ais, ne la trouvant pas ici, nous l'inventons !
ant — et de la sorte il n'est point de rebelle —
noureux de l'amour plutôt que d'une belle !...
ais je m'attarde, il est grand temps de me sauver.

MARIETTE, le retenant.

is n'arrive-t-il pas quelquefois de trouver
e réalité conforme à votre rêve ?
rappelant au moins... un peu ?

VALENTIN

Lorsque je lève
Vers vous les yeux, je crois qu'on le trouve parfois.
Mon rêve était pourtant... bien beau... mais je le crois !
Non, non ! je n'ai rien dit... Tout autre est ma pensée...

(Il barbote.)

Je voulais simplement...

(Tirant sa montr

Oh ! l'heure est avancée !
Il nous faut mettre un terme à ces doux entretiens...
Je m'en vais... Ma valise ?...

(Il cherche sa valise qu'il a à la main.)

Ah çà, mais... je la tiens...

(Emphatique :)

Déjà sur le sommet a frissonné l'aurore...

MARIETTE, lui barrant la porte.

Et moi, je ne veux pas que vous partiez encore.

(Valentin s'arrête vaguement inquiet. — Silence lour

Et, d'ailleurs, où courir ? où diriger vos pas ?
Non ! vous allez souffrir, et moi, je ne veux pas...
Pourtant c'est votre faute. — Est-il donc pardonnabl
Qu'à votre âge l'on soit aussi peu... raisonnable ?
Et que pour le plaisir de rêver au hasard,
De se tremper dans du soleil comme un lézard
Et de s'abandonner au gré de l'inconstance
On oublie à ce point... le monde et l'existence ?

(Se rapprochant, timidement audacieuse.)

Pourquoi donc êtes-vous si léger ? si distrait ?

(Elle regarde attentivement la pointe de son petit pied, les joues rougissantes, le front baissé.)

Je me sentais pour vous un petit... intérêt
Et j'étais déjà prête à faire un sacrifice
Ou même... à renoncer... à certain bénéfice...

(Mais elle se sent trop douce, il faut rattraper la rigueur perdue.)

Mais ce serait toujours à refaire, — et, ma foi, —
Je ne suis pas d'humeur à répéter, vingt fois,
Une opération aussi peu profitable !
Car enfin, voulez-vous jouer cartes sur table ?
Prendre la vérité par le plus droit sentier ?
Eh bien... vous n'avez pas seulement de métier...
Poète, direz-vous ? Mais je vous vois sourire ;
Vous ne comptez donc pas sur l'apport de la lyre !
Alors — dites — pourquoi persister, malgré tout,
A lutter quand on sait qu'on n'ira pas au bout ?
Pourquoi viser un but qu'on sait ne pas atteindre ?
Poursuivre un idéal qu'on ne croit pas étreindre ?
Et laisser à ce jeu terrible de vaincu
Sa dernière espérance et son dernier écu !

VALENTIN

Pourquoi le papillon court-il à la chandelle ?
Il sait fort bien qu'il va s'y brûler un bout d'aile...
Mais il y va, fût-il grillé, roussi, bouilli !...
Avez-vous déjà vu la foire de Neuilly ?

Alors vous connaissez ces ballons minuscules,
Rouges, verts, bleus, et gros comme de grosses bulles ?
Qu'un d'eux rompe son fil, le voilà bravement
Parti pour conquérir soleil et firmament ! —
Et cependant, cela ne lui fait aucun doute,
Fragile comme il est, qu'il doit crever en route,
Bien avant, bien avant d'avoir atteint le ciel !
Mais monter — mais monter ! voilà l'essentiel.
Mon Dieu, c'est bien le sort du tout petit poète
Qui de son idéal entreprend la conquête. —
Il n'y a que les grands qui puissent se frayer
Un chemin sûr... mais bah ! l'on peut bien essayer !
Et, livrant à son rêve une course suprême,
Il tombe anéanti, mais content tout de même :
Non de l'avoir atteint — mais de l'avoir conçu.

MARIETTE

Ne vous en allez pas — voici votre reçu.

1905.

VIEILLES LUNES

VIEILLES LUNES

Eh oui ! toujours Pierrot — et toujours Colombine —
En fait de dernier cri — toujours le même cri —
Des clairs de lune blancs, des soirs, des mandolines,
Et toujóurs — oh ! toujours — de pauvres cœurs meurtris.

Toujours des yeux brillants aux trous ardents des masques,
Des Arlequins sournois, des Juans persifleurs,
Des serments, des grelots et des tambours de basques —
Mais surtout — oh ! surtout, toujours de la douleur.

18.

Le progrès va. — Le jour qui, chaque jour, s'éveille
Apporte dans ses bras des trésors inconnus —
Les lendemains toujours étonneront la veille —
Le bon temps du miracle est enfin revenu.

Mais quand par nous le ciel plierait d'étoiles neuves,
Quand l'homme aurait enfin l'avenir encagé,
Les âmes resteraient tristes comme des veuves,
Pas une fibre, hélas ! du cœur n'aurait bougé.

Et l'on verra toujours des amantes frivoles,
Des rêves impudents sous des fronts virginaux,
Et des cœurs déchirés par des cervelles folles,
Et des crimes d'amour aux pages des journaux.

Arlequin roulera toujours sa convoitise,
Colombine toujours rira ses rires faux
Et Pierrot, qui toute souffrance synthétise,
Versera sous son fard des pleurs toujours nouveaux.

Les habits sont divers ; c'est la même infortune,
L'avion va porter nos misères plus haut.
Ce sont toujours des cris, des larmes, des rancunes ;
Car, vois-tu, dans le fond, mon pauvre ami Pierrot,

l n'y a jamais rien de nouveau...

sous la lune.

20 Mars 1912.

MARINE

La petite voile latine
Contre la vague se mutine.
Rêvons bien. A quoi ? Je ne sais.
On dirait que les brigantines
Ont de petits nez retroussés.

Les barques au port amarrées
Que lutinent tant les marées
Voudraient pouvoir quitter le port,
Et, sur la plage demeurées,
Rêvent à de beaux pays d'or.

Les flots devant elles s'apaisent,
Elles qui sur les flots ne pèsent
Pas plus que de fins moucherons
Qui tombant sur la mer obèse
N'y feraient même pas un rond.

Vers quel lointain pèlerinage
Ce petit peuple déménage ?
Et marchant toujours sans repos
On dirait, ce peuple qui nage,
De petits — tout petits copeaux.

Tandis que leur vieille ennemie
La grande mer est endormie,
Les petites voiles s'en vont,
Se suivant comme des amies.
De la plage nous les suivons...

Où va le clair pèlerinage
Des petites voiles ? Il nage
Sans bruit vers un mystique lieu.
Béguines, à quel béguinage
Vous conduit votre nouveau Dieu ?

Blanches comme de blanches âmes,
Ramant sans laisser voir les rames,
Les petites voiles s'en vont.
Sur la plage, au rythme des lames,
A de beaux pays d'or, rêvons !

Ces petites voiles lointaines
Qui sur la mer vont par centaines,
Ce ne sont pas des voiles, non,
Ce sont dans leurs ardeurs certaines
Des âmes aux rêves sans nom.

Oui, ces fragiles messagères,
Ailes mystiques et légères,
Ce sont des âmes, je vous dis,
Que respectent dans leurs colères
La mer louche et les vents maudits.

Forçant par leurs désirs tenaces
L'Océan malgré ses menaces
A les laisser aller toujours,
Petites voiles jamais lasses
Elles s'en vont vers leurs amours.

Je vous dis qu'un Dieu les dirige.
Il mate les flots, il corrige
Les erreurs funestes du vent,
Et, pour les surveiller, exige
Qu'un oiseau les aille suivant.

Rêvons, sur la plage où nous laisse
Dans notré coupable mollesse
La petite flotte d'amour,
Qui vers un but plein de noblesse
Abordera sans doute un jour !

UN CAUCHEMAR

La Joconde a disparu.
(*Les Journaux*, 1911.)

Le soir de l'étrange journée
Où la Joconde s'en alla.
Au Louvre. Salle consternée.
Tous les autres tableaux sont là.

Ils sont là, tous les bons chefs-d'œuvre,
Déroutés, malheureux, tremblants...
L'ombre, aux glissements de couleuvre,
Se tasse au fond des derniers plans

Les gardiens sont partis. Personne.
Angoisse. Silence. Stupeur.
L'heure — minuit, sans doute, — sonne...
Les plus petits tableaux ont peur.

Soudain un craquement de plinthe ;
Un autre encore, un autre, et puis
Une lente et timide plainte
S'échappe des cadres de buis.

*
* *

— « Alors... c'est bien vrai ?... la Joconde ?... »
— « Comment cela va-t-il finir ? »
— « On dit que vers le Nouveau Monde... »
— « Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? »

— « Si notre sort est si fragile
Bientôt nous périrons aussi. »
— « On ne peut pas être tranquille
Quand on est signé : de Vinci ! »

— « O mes sœurs ! après la Joconde
C'est nous, un jour, que l'on prendra ! »
On entendait : « Je suis trop blonde ! »
Un Corot dit : « Il me perdra

Le feuillage fin de ce tremble
Éparpillé sur cet azur... »
Un Rembrandt gémissait : « Je tremble
A cause de mon clair-obscur ! »

— « Si vivant qu'on dirait qu'il bouge,
Mon guerrier s'en ira sous peu ! »
Un Rubens craignait pour son rouge ;
Un Ingres tremblait pour son bleu.

— « O Delacroix, ta bayadère,
Ton Christ, ô frère Angelico,
Par quelque apache milliardaire
Nous feront ravir illico !

« Cache tes buveurs en goguette,
Téniers, ou gare à l'uppercut :
Un œil américain te guette
Des fins fonds du Connecticut.

« Magdeleine, essuyez ces larmes,
Que Véronèse a fait couler.
Faut-il souffrir d'autres alarmes ?
Magdeleine, épargnez-nous-les !

« Nymphe souriant à votre onde,
Cachez ce sourire obsesseur...
Le sourire de la Joconde
A perdu votre grande sœur. »

— « Tous les regards sur moi convergent,
Dit un Raphaël à son tour :
La naïveté de mes vierges
Va me jouer un vilain tour. »

— « Oh ! par un bienheureux strabisme,
En moi, brutes, puissiez-vous voir
Un produit récent du cubisme ! »
Dit un Latour au désespoir.

— « Mon maître était un trop grand maître,
Son talent sera mon tombeau. »
— « Hélas ! ils vont me reconnaître ! »
— « Je suis trop pur ! » — « Je suis trop beau ! »

— « Ah ! puisque une invisible pieuvre
Menace tout ce qui reluit,
Puisque le métier de chef-d'œuvre
Est si difficile aujourd'hui ;

« Puisque l'honneur d'être sublime
Est un si dangereux honneur,
Qu'on efface en nous, ou qu'on lime
Ce que nous avons de meilleur.

« Enlevez tout ce qu'on admire,
Le superbe et l'original
Qui font de nous des points de mire :
Nous voulons un aspect banal !

« Ternissez le ciel de ma toile
Dont tout le monde était l'amant,
Éteignez aussi cette étoile
Qui brille trop divinement !

« Car si la vie est peu viable
A qui n'est sottise ou fadeur,
Qu'on nous donne alors l'enviable
Sécurité de la laideur ! »



Un coup de clairon dans mon rêve
L'a traversé de part en part :
Le coq, à l'aube qui se lève,
Entonnait son chant du départ.

Je cours aux journaux. Je les ouvre,
Flairant la catastrophe... Non.
Dieu merci, tout est calme au Louvre
Parmi les tableaux en renom.

La Joconde n'est pas rentrée ;
Mais les autres, à nul moment,
N'ont quitté la tâche sacrée
D'être beaux éternellement.

Or depuis cette affreuse histoire,
Je sens des trésors infinis
D'une tendresse expiatoire
Aller à vous, mes chers amis.

O petites toiles fidèles
Que la frayeur ne délia
Du serment de demeurer belles
Malgré le danger qu'il y a,

Je bénis vos désirs tenaces,
Votre ardente et superbe foi
De rester malgré les menaces
Aussi sublimes qu'autrefois !

Or, puissiez-vous, peuple des toiles
Qui brillez encor parmi nous,
Du vieux peintre allumeur d'étoiles
Éloigner toujours le courroux.

Sublimes ouvreurs de clairières,
Martin, Rubens ou Fragonard,
Obtenez-nous par vos prières,
Le pardon du grand Léonard !

24 Septembre 1911.

L'ENTRÉE DE LA REINE GARONNE DANS SA BONNE VILLE DE BORDEAUX

« La voilà ! Courez tous ! Elle arrive ! Elle arrive !
Un grand frisson nous est venu des alentours. »
Alors, dans un chaos de pierres et de tours,
Le peuple des maisons se presse vers la rive.

« Rangez-vous sur les quais ! Il faut qu'elle décrive
En arrivant ici sa courbe de velours. »
Et la Ville, poussée encor par les faubourgs,
Toute la Ville est là, comme une âme attentive.

La voilà ! Tout l'amont roule un or éclatant,
Le pont frémit. La cathédrale qui l'attend
Dresse au-dessus des toits sa flèche curieuse,

Et là-bas, comme un large et puissant oiseau noir,
L'âme des Girondins, ô reine glorieuse,
Sur un long cippe blanc se pose pour te voir.

1912.

PROLOGUE

Pour *Il était une Bergère...*
représenté dans un décor de palais.

Il était donc une bergère
— Et cette histoire-là vous a
L'air un peu d'être mensongère —
Qu'aucun fils de roi n'épousa.

Il était un berger de même,
Qu'une reine n'enleva point.
Ne croyez pas que je blasphème,
L'auteur est très net sur ce point.

Ayant consulté le grimoire
D'un très savant et vieux chartreux,
Ces bergers donc, nous dit Rivoire,
Tout simplement s'aimaient entre eux.

Ils s'aimaient sans voir là de crime
Et sans penser que ces façons
Faisaient jusqu'au bout de la rime
Rougir les plus vieilles chansons.

Qu'il est admis et légitime
Qu'en gardant ses moutons, ron-ron...
Toute bergère qui s'estime
Ne doit rêver que d'éperon,

Et que s'unir sans équipages,
Entre proches, loin des tournois,
Cela fait gémir dans leurs pages
Tous les beaux contes d'autrefois.

*
* *

Quoi qu'il en soit de la coutume,
Nos bergers s'aimaient... en bergers...
Pardonnez-leur sans amertume :
D'Urfé leur était étranger.

Mais alors, Public très honnête,
Que diras-tu quand tu verras
Qu'on te chante la chansonnette
Sur des airs de grands opéras?

Puisque tu voulus bien admettre
Nos deux bergers s'aimant aux champs,
Que diras-tu, Seigneur et maître,
Quand, ce rideau se décrochant,

Tes yeux verront, au lieu d'un cadre
Rustique et, sans doute, pas laid,
Mais tout de même un peu plus ladre,
Surgir un merveilleux palais ?

« Parbleu, ma surprise était grande,
— Diras-tu, — mais j'avais raison ;
On ne sort pas de la légende
Comme l'on sort de sa maison.

« Dans ce castel, tout recommence,
Le beau prince doit héberger
La bergère de la romance
Éprise du royal berger.

Tout va comme sur des roulettes :
Nous aurons Tircis, puis Hylas,
Les manteaux amants des houlettes
Le Lignon, l'Arcadie... hélas ! »

Public très chic, si notre histoire
A pour cadre un grand palais d'or,
La raison en est péremptoire :
Nous n'avions pas d'autre décor.

As-tu compris cela ? — nous sommes
De pauvres riches, voilà tout.
Mais doit-on pas jouer en somme
Parce qu'on n'a que de l'atout ?

Ou bien, parce qu'elle est trop belle
La mariée, eh ! faut-il donc
A ses charmes rester rebelle ?
Je vous demande bien pardon.

Non. Pour courir parmi les branches,
Si nous n'avons d'autres atours
Que notre robe des dimanches,
Nous la mettrons « à tous les jours ».

* * *

Donc, nous sommes à la campagne ,
Taillis, fouillis, fourrés, buissons,
C'est la Guyenne ou la Champagne,
Les arbres sont pleins de chansons.

La nature, étant là chez elle,
S'est mise en petit négligé,
Elle est désordonnément belle ;
Le Nôtre en serait affligé.

Dans le fond, vous verrez, je pense,
Un mur. — Vous savez bien : le mur
Dont on doit faire la dépense
Si l'on veut un succès bien mûr.

Car, depuis Pyrame et Sylvette,
Il faut un mur. — C'est avéré. —
On mesure la pièce bien faite
Au pied du mur... Puis, vous verrez

Au delà du vieux mur, des arbres,
Mais des arbres... civilisés,
Aussi bien taillés que des marbres,
Débarbouillés, peignés, frisés ;

Et tous ces arbres domestiques,
Martyrisés par les ciseaux,
Regardent leurs frères rustiques
Garder pour eux tous les oiseaux.

Car la reine habite derrière
Un grand château qu'on ne voit pas,
Aussi clos qu'une poudrière
D'où l'ennui monte à chaque pas.

Est-ce bien tout ? Forêt superbe,
Parc, mur... Ah ! j'oubliais. Un tronc
Qui s'est laissé tomber dans l'herbe
Pour faire un banc rustique. — Donc,

C'est tout. J'ai fini mon prologue.
Bonjour, Public. Et maintenant
Au lieu du décor de l'églogue,
Si, dans ton erreur t'obstinant,

Tu prétendais voir sur nos planches
(En bois dont on fait les bateaux)
Quelque salon doré sur tranches,
N'insiste pas. — Dis-toi plutôt :

« Voyons, voyons. J'ai le délire.
Voici des bois, un mur, des cieux —
Les beaux contes que j'ai dû lire
M'ont laissé de l'or dans les yeux. »

1910.

ZÉRO !

Madame, ce matin, devant mon écritoire,
J'avais pris le parti de conter une histoire.

Je la voulais joyeuse, un peu folle, songeant
Que, les rimant pour vous, vous les liriez, peut-être,
Ces quelques vers écrits d'un crayon négligent...
J'ouvris dans ce dessein très grande ma fenêtre
Afin que le soleil m'apportât son appoint
D'esprit, de bonne humeur...

Le soleil n'entra point.
Le temps était brumeux. Des nuages de suie
Couraient comme un troupeau de moutons noirs et laids ;

Les ardoises des toits s'argentèrent de pluie...
J'ai fermé ma fenêtre et tiré mes volets.
Me voici maintenant devant ma vieille table,
Mon cœur à la tristesse est près de s'entr'ouvrir.

De la tristesse... à vous ! Est-ce bien présentable ?..
Nous n'avons rien de mieux, madame, à vous offrir.
Voici tout justement l'histoire d'un vieux maître
Qui pour deux yeux, madame, ingénus et pervers...
Une histoire d'amour !

Vous la lirez peut-être
Malgré qu'elle soit triste et qu'elle soit en vers.

C'était un très vieux professeur
(Latin, grec et littérature)
D'une gothique architecture,
D'une évangélique douceur.

Sa clémence était infinie ;
Timide, sa sévérité.
Mais il avait une manie
Qui nous mit souvent en gaîté :

Habitué dans sa carrière
A noter leçons et discours,
Il avait gardé la manière...
Sa vie était un autre cours.

Comme sur un devoir d'élève,
Sa sympathie et son dégoût
Se traduisaient en notes brèves :
Il donnait des notes à tout.

« Pas de phrase qui se prolonge, »
Disait-il, — « Des chiffres. Un point.
« Les mots sont les nids du mensonge...
« Foin des mots !... » Il ne disait point :

« Le joli ciel ! Les bonnes fraises !
« C'est beau ! grand ! sublime ! divin ! »
Non... mais : « Quatorze ! quinze ! seize !
« Dix-sept ! dix-huit ! dix-neuf ! ou vingt. »

« La phrase molle et lunatique
« Se dérobe sournoisement.
« L'inexorable arithmétique
« Fixe bien mieux le jugement. »

Pourtant c'était un vrai poète.
Il en avait tous les tourments ;
Des yeux ardents, une âme prête
A tous les attendrissements.

Vrai poète, je le proclame !
S'il n'écrivit jamais un vers,
Ce fut pour garder en son âme
Ses émois plus purs et plus fiers.

Souvent, le rêve qu'on précise,
Au choc du mot se descella ;
Le moule impitoyable brise
Le pur métal qu'on y coula.

Nous prenions quelquefois ensemble
Les chemins qui vont dans les champs.
Devant un feuillage qui tremble,
Un crépuscule plus touchant,

Un chêne beau comme un ancêtre,
Un long nuage voyageur,
Je voyais, tout à coup, mon maître
Devenir plus pâle et songeur...

« Bravo, l'arbre ! Très bien, la plaine !
« Oh ! le beau nuage qui fuit ! »
Et s'arrêtant pour prendre haleine :
« Vous aurez, tous les trois, dix-huit ! »

Une vache, au bord de la route,
Mettait au vert son museau frais...
« Ouais ! pas mal, la vache qui broute,
« Allons voir ça d'un peu plus près.

« Voyons... Quel chiffre dans ma tête
« A mon sentiment équivaut ?
« Seize ! — Hein ? que vois-je ? Un veau? qui tette?
« Dix-neuf ! à cause de son veau !

« Oh ! oh ! le pin dont les aiguilles
« Sur un ciel brillant de juillet
« Tracent, brindilles par brindilles,
« Un lacis fin d'azur... Dix-sept !

« Non. — C'est trop... Eh ! oui, je lésine,
« Car, pauvre grand estropié,
« J'aperçois le pot de résine
« Qu'on suspendit à votre pied.

« Que vois-je ?... Hélas, dans le soir rose,
« Ces fils télégraphiques... Trois !
« Mais une hirondelle s'y pose...
« D'un douze je vous fais l'octroi. »

Un jour advint que sa vieille âme
S'émut devant deux yeux trop pers.
Il dit aux yeux trop pers : « Madame,
« Je ne sais point parler en vers.

« Mais permettez qu'à ces menottes,
« Ce nez futé, ces yeux divins,
« Je donne ma plus belle note :
« Les yeux divins... vous aurez vingt ! »

Ses deux mains tremblaient. La petite
Ouvrit grands ses yeux étonnés...
Puis voyant cet être insolite
De tout son cœur lui rit au nez.

J'arrive au bout de mon histoire.
Mon maître, à partir de ce jour,
Madame, dans son cœur sans gloire
Enferma son timide amour.

Mais, sous le front qui déraisonne
Un petit nom toujours courait...
Il n'en a rien dit à personne ;
Moi, j'ai bien vu qu'il en mourait.

Il oublia l'heure des classes.
Un soir, il marcha de travers.
Vint l'hiver. Il perdit sa place.
Or, ce fut un très rude hiver.

Arriva la misère vile.
Sans un parent, sans un ami,
Je le vis traîner par la ville,
Un nez chaque jour plus blêmi.

Un soir, il rendit sa vieille âme,
Mourir d'amour, la noble fin !
Vous souriez ? Mettons, Madame,
Qu'il mourut simplement de faim.

J'étais là, ce soir de décembre ;
La pluie aux bords des toits giclait ;
Tout l'hiver était dans la chambre
Pendant que mon maître râlait.

Quand sonna la minute blême
D'épouvantable arrachement,
Où l'on cherche dans ce qu'on aime
Un suprême encouragement,

Autour de lui je vis mon maître
Poser son regard de bon chien,
Chercher longtemps à reconnaître...
Le pauvre vieux ne trouva rien.

Lors il crut voir dans sa misère
Tant de sinistre parti pris
Qu'il eut la force nécessaire
De lui crier tout son mépris.

Et contre sa vieille ennemie
Se redressant dans un effort,
Il put trouver assez de vie
Pour la maudire avant la mort :

« D'aucuns vous trouvèrent facile
« Qui se sont faits vos encenseurs,
« Vie absurde, Vie imbécile.
« J'ignore tout de vos douceurs !

« Jamais une flamme à cet âtre !
« Pas un rayon sur mon carreau !...
« Permettez, ma belle marâtre,
« Que l'on vous colle un beau zéro ! »

LA VISITE

Oh ! ce jour où de Bayonne
    Je crayonne :
« Dans une heure, c'est donc vrai,
    J'y serai ! »

Bon petit train qui m'emportes
    Vers sa porte,
Bon petit train, s'il se peut,
    Flâne un peu.

Laisse-moi devant le maître
Ne paraître
Qu'allégé de cet émoi ;
Laisse-moi

Dans ma tintante cervelle
Qui se fêle
Retrouver les mots qu'exprès
Je tiens prêts.

Mais ce train dont la ferraille
Grince et braille,
N'entend point mon lamento
Et bientôt

Me pose, sans crier : gare !
Dans ta gare,
Le cœur sens dessus dessous,
Cher Halsou.

Puis, riant de ma faiblesse,
Il me laisse
Regarder, tout ébahi,
Le pays.



O pays, vieux pays basque,
Qui te casques
De la gloire de ce grand
Conquérant ;

Vieux pays, chère merveille
Qui t'éveilles
Au bruit de l'immortel co-
Corico ;

Ces champs, ces bois, cette terre,
Ce mystère ,
Cette eau, cet arbre, ce toit,
C'est donc toi !

Voici ton ciel, ta lumière
Coutumière,
Poète que nous aimons,
Et tes monts.

Ah ! tout ce que dans ton livre
Tu nous livres
Je le reconnais ici ;
Oui, voici,

Entre les ondes câlines
Des collines,
Le Vallon — par un grand V —
Enclavé.

Voici le bois, la rivière
Qu'en Bavière
Il serait vain d'aller voir ;
Le lavoir ;

Voici, trottant sur la rive
De ta Nive,
Les peupliers verticaux
Ex æquo ;

Et, là-haut, sur l'étendue
Suspendue,
Merveilleuse avec son air
Humble et fier

De bergère-impératrice
Protectrice
Des bergers et des troupeaux
Au repos,

Voici, bonne et familière,
Dans son lierre,
Ferme au rustique souci
Mais aussi,

Comme sur le promontoire
De l'Histoire,
Regardant au loin venir
L'avenir,

Immortelle comme un temple
Qui contemple
Sans peur le fier horizon :
La Maison !

*
* *

Arnaga, balcon de fête,
    Qu'un poète
Suspendit à l'azur, pour,
    Chaque jour,

Voir passer les Pyrénées
    Étonnées,
Reçois de mon humble luth
    Le salut !

*
* *

Maintenant, frère, n'écoute
    Plus ton doute,
La Maison là-haut te voit :
    Marche droit.

Extase, trouble, tendresse :
    Maladresse !
Allons, le petit poltron,
    Du plastron !

N'excite pas des rosées
Les risées ;
Cambre-toi ! crâne ! sinon,
Nom de nom !

Les petits yeux des fenêtres
Vont peut-être
Dire qu'aux premiers remblais
Tu tremblais !

Oh ! ces yeux qui te regardent,
Prends-y garde,
Ils sont plus malicieux
Que des yeux !



Frémissant sous l'ironique
De la nique,
Le front de pâleur blanchi,
J'ai franchi

Cette Nive qu'il adore,
Puis encore
— César n'est qu'un pauvre aga —
L'Araga.

Vainement me sollicite
Le beau site :
Je ferme pour marcher mieux
Les deux yeux !

Et je me ris de l'averse
Qui me verse
Gaillardement sur le dos
Ses seaux d'eau.

Devant cette ardeur vivace
Tout s'efface ;
L'obstacle aimable et discret
Disparaît.

Tout s'empresse, et tout s'incline ;
La colline,
Sous mon pas outrecuidant,
Va fondant.

Et moi je voudrais me battre
Contre quatre !
Renverser sur leurs séants
Vingt géants !

Mais nul monstre sur la porte
Ne m'apporte
— J'en reste un peu déconfit —
De défi.

Tout est souriant, paisible,
Accessible...
Je n'affronte même pas
Le trépas.

Le guerrier aux armes vertes
Laisse ouvertes
Tes portes — c'est du joli !
Tripoli.

Jà, voici la grande allée
Avalée.
Une blancheur émergea
Ah ! déjà !

Et voilà qu'enfin tu sailles,
O Versailles !
Plus beau d'être — toi si beau —
A Cambo.

Dans le cœur de la légende,
— J'en demande
A Mélissinde pardon —
J'y suis donc !

Voilà les jardins insignes,
Et les cygnes,
Et les colombes, leurs sœurs
En blancheurs !

Le portique avec les bustes,
Les arbustes,
C'est cela ! c'est bien cela,
Les voilà !

Voilà les marches illustres ;
Les balustres...
Mais l'heure effarante, aussi,
La voici.

Je m'avance. Un volatile
Qui rutile ;
Un autre. Un autre : les paons...
Pan. Pan. Pan.

Des pas. *Alea* ... l'horloge...
J'interroge,
Le nord, l'ouest, le sud et l'est...
... *Jacta est !*

* * *

Maintenant, dans la patache
Qui m'arrache
A ces lieux, je sens, je sens
Qu'on descend...

On descend... Ah ! la descente
Incessante !
Retour, chute vers les bourgs
Bas et lourds.

La nuit, cependant, s'est faite,
Mais un faîte
Transperçant la molle nuit,
Vibre et luit.

Et c'est, sur l'ombre muette,
O Poète !
Ta maison qu'on voit d'ici
Luire ainsi.

O toi qui dans la campagne
M'accompagnes,
Veille bien sur ta hauteur,
Bon guetteur.

Tant que vivra ta lumière
En prière,
Rien ne se fera de mal
Dans ce val.

O soleils des bonnes lampes,
Sur ses tempes
Versez « l'or de vos conseils »,
Bons soleils !

La même clarté discrète,
Cher poète,
Qui protège tes pensers
Cadencés,

Devient dans la nuit qui rampe
Loin des lampes
Un peu de sécurité,
De bonté.

Pour tous ceux que l'ombre effare,
Ah ! bon phare,
Remplace jusqu'au réveil
Le soleil !



Oh ! ce jour où de Bayonne
Je crayonne :
« Je l'ai vu. » Non, c'en est trop :
Moi,
Geandreau.

1913.

SOUS LA TENTE

A Marcel Homet,
en souvenir de jours de gloire et de misère.

Sous ton cône inclément
Où l'averse méchante
M'enferme infiniment,
Ma tente, je te chante...

Qu'es-tu, simple appareil
Dont, seul, un mur de toile
Sépare mon sommeil
Du regard de l'étoile ?

Qu'es-tu ? Ne serais-tu
— J'en aurais quelque peine —
Qu'un grand chapeau pointu
Oublié dans la plaine ?

Toi qu'honore un drapeau,
Parfois, aux jours de fête,
N'es-tu qu'un vieux chapeau
Un peu grand sur ma tête ?

Serais-tu dans un jeu
De tric-trac fort champêtre
Le cornet, dont moi je
Serais le dé peut-être ?

Suis-je dans un manoir,
Seigneur de bonne robe ?
Ou, dans un entonnoir,
Ferment ? larve ? ou microbe ?

Es-tu l'aérostat
Qui jamais ne s'enlève ?
Le tambour que ne crève
Nul coup qu'on lui porta ?

N'es-tu rien qu'une poche
Dont je suis l'habitant ?
N'es-tu rien qu'une cloche
Dont je suis le battant ?

Ou plutôt sur mon âme
Jetant ton filet noir,
Quand je serais la flamme,
Serais-tu l'éteignoir ?



Mais, comme à l'aventure
Mon esprit s'égarait,
Voilà que la stature
Des grands monts apparaît.

La Montagne divine
Dressant ses bastions,
Ma tente, je devine,
Lors, tes prétentions :

Avorton, dans la plaine,
Aux pieds des monts transi,
Tu voudrais qu'on te prenne
Pour la montagne aussi !

Eh quoi ! nid à gouttières
Où je n'entre jamais,
Que, par une chatière,
On vise aux fiers sommets ?

Mais, pauvre monticule,
Sache donc que tu n'es
Qu'un bonnet ridicule
Près de ces gros bonnets !

Titubante demeure,
Dont le sort décida
Déjà la dernière heure,
Bientôt un bon soldat

Tirant sur tes ficelles
Viendra te dégonfler,
Montagne qui chancelles !
Ballon d'orgueil enflé !

Et ta seule noblesse
Ton honneur mérité
— Le seul dont je te laisse
Le droit d'avoir fierté, —

C'est que, sous ton toit sombre
Où rampe un glauque ennui,
On aperçoit dans l'ombre
Mon sabre qui reluit !

Camp de Ger,
1914.

LE MARQUIS DE CARABAS

UN ACTE EN VERS

Avec une préface de Camille Le Senne

... Puis un moulin, jamais ça ne devrait tourner.

PRÉFACE

de la première édition du *Marquis de Carabas* (1912).

Voici la première œuvre publiée d'un vrai poète, et ce m'est une joie de poser ici la pierre d'assise d'un monument que tout projet solide et beau.

Le Marquis de Carabas *n'est d'ailleurs pas une œuvre de début, et je connais de Louis Gcandreau plusieurs autres actes en vers picaresques, souples et sonores :* Au Clair de la Lune, l'Échéance, l'Éveil ; *une comédie héroïque :* Matamore, *qui se rattache à la filiation cornélienne, et, avec Guillot de Saix,* la Belle au Cœur-Dormant, Narcisse, Jean de la Fontaine, Galthier l'Oyseau, *ces trois dernières pièces en trois actes en vers, toutes étant prêtes à monter sur les planches, où plusieurs d'entre elles ont déjà connu le succès.*

Louis Gcandreau semble continuer le Théâtre en liberté *de Victor Hugo qui inspira Banville et Rostand ; il ajoute son mas-*

sif plein de fleurs, d'oiseaux et de papillons, au jardin enchanté du Parnasse. Son théâtre est mieux que du théâtre, c'est du rêve... Entendez par là que son inspiration ne se laisse pas renfermer dans un cadre étroit de toiles peintes et de châssis, mais qu'elle vagabonde parmi la libre nature :

Verdures pour portants et verdures pour frises,
Le ciel pour projecteur et pour souffleur la brise !

L'air y circule, la vie y passe sur les ailes du songe, tout y est contemplé en optimiste ; le poète a fait de sa plume une baguette magique transformant nos tristes ruines en beaux châteaux d'Espagne. N'ayant en poche que l'or bien sonnant de ses rimes il va, primesautier, musard, gavroche, insouciant, la plume sur l'oreille et son élue au bras !

Le Marquis de Carabas, *c'est la suite du* Chat botté, *mais une suite imprévue, romanesque, féerique et rêveuse.*

Le bon La Fontaine, que l'auteur a évoqué dans un autre poème, disait :

« Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
« J'y prendrais un plaisir extrême... »

Ici, ce n'est pas le conte de Perrault qui nous est offert ; je ne doute point cependant que le lecteur n'y goûte, comme moi, un extrême plaisir.

Camille LE SENNE.

A Madame CARABAS,

de tout mon cœur.

PERSONNAGES

—

La Princesse Orliane.

Azuline, suivante.

Riquette, paysanne.

Carabas, ex-marquis.

Coquillot, garçon de moulin.

LE MARQUIS DE CARABAS

L'action se passe autour d'un moulin. On l'aperçoit au fond de la scène, courbé sur la rivière. C'est un vieux moulin encapuchonné de lierre, mais rajeuni de roses grimpantes. Au premier plan : cour transformée en jardin par un long abandon. Herbes et buissons. La nature a l'air de faire ce qu'elle veut ; mais ses volontés sont délicieuses : églantiers, liserons, coquelicots.

SCÈNE PREMIÈRE

CARABAS, COQUILLOT, puis RIQUETTE

Carabas dans le fond de la scène passe et repasse les mains derrière le dos, les regards à terre, indifférent à tout, hormis à sa pensée. Coquillot l'observe avec pitié.

Carabas s'en va, Coquillot le suit quelque temps des yeux. Entre Riquette. Elle a des feuilles et des brindilles dans sa robe et dans ses cheveux comme quelqu'un qui a dû se frayer un passage à travers la brousse. Elle est rose et ses jupes sont courtes.

COQUILLOT, l'apercevant.

Riquette !

RIQUETTE, posant son panier sur le banc et s'asseyant à côté.

Ouf !

(Elle souffle, puis :)

Ça va bien ?

COQUILLOT, laconique et triste.

Non, ça va mal, merci.

Et toi ?

RIQUETTE

Ça va bien... non ! ça va très mal aussi !

(Coquillot l'interroge des yeux.)

Il faudrait, Coquillot, secouer ta paresse :
Ce n'est plus un moulin... c'est une forteresse !

COQUILLOT, comme un qui s'en fiche.

Ah !

RIQUETTE

De quelque côté que vous vous hasardiez,
Des chardons plus armés que des hallebardiers,
Des ronces et des houx pleins de fureurs épiques,
Dressant sous votre nez leurs griffes et leurs piques,
Vous clament rudement : « Halte ! on ne passe pas ! »
Il faut pour avancer se battre à chaque pas.
Une branche vous gifle, une autre vous accroche,
Enfin, pour rendre encor plus commode l'approche,
Les lianes d'un bord à l'autre du chemin
Ont l'air quand vous passez de se tendre la main !

(Poings aux hanches :)

Ah çà, mais, dans ces lieux qu'est-ce donc que l'on gar
Une femme ? un trésor ?

COQUILLOT, à lui-même.

Un souvenir.

RIQUETTE, s'arrachant quelques feuilles des cheveux.

Regarde !

(Reprenant son idée :)

ans ces bois, où plus tôt qu'ailleurs entre la nuit,
is, quel prince Charmant s'est donc caché ?

COQUILLOT

L'ennui.

RIQUETTE, contemplant ses bras où les épines ont écrit à l'encre rouge.

es feuilles aux cheveux, les mains toutes griffées...
erait-ce par hasard le royaume des fées ?
on moulin serait-il de fantômes hanté ?
on moulin, Coquillot, serait-il enchanté ?

COQUILLOT

on. Le moulin désert où l'angoisse nous guette
'est enchanté que de ta présence, Riquette.
u plutôt ce n'est pas, pour parler justement,
e moulin enchanté... c'est le moulin dormant !

RIQUETTE, s'approchant et mystérieuse.

on maître ? Il a toujours en tête cette idée ?

COQUILLOT

oujours.

RIQUETTE

Ah !

COQUILLOT

Toute chose est en lui décédée,
Fors sa princesse...

RIQUETTE

Hélas !

COQUILLOT

Le monde n'est plus rien.
Il ne vit plus que pour son rêve aérien.
Elle est là devant lui, toujours, sans fin ni cesse,
Et lui s'en va, les yeux fixés sur sa princesse.

RIQUETTE

Pourrait-on le voir ?

COQUILLOT, bourru.

Non.

RIQUETTE

Très obligeant. Pourquoi ?

COQUILLOT

Tu vas lui demander de l'argent.

RIQUETTE

Qui, moi ?

COQUILLOT

Toi.

RIQUETTE

Après tout, qu'y a-t-il pour que l'on morigène ?

COQUILLOT

Il y a que tu vas nous mettre dans la gêne.

RIQUETTE

Que me viens-tu conter ? Je parle, n'est-ce pas ?
De ton maître, du grand marquis de Carabas !

COQUILLOT

J'ai bien compris.

RIQUETTE

Du riche entre les richissimes,
Dont l'argent mis en tas dépasse toutes cimes !

COQUILLOT, mystérieux.

Riquette ?

RIQUETTE

Quoi ? L'argent ?

COQUILLOT

Parti, fondu, dissous !

RIQUETTE

Oh !

COQUILLOT, en conclusion.

Le marquis de Carabas n'a plus le sou.

RIQUETTE

C'est très mal, Coquillot, de s'offrir notre tête.

COQUILLOT

Le pourrais-je à présent sans faire quelque dette ?

RIQUETTE

Quoi ! ce trésor qui tous les trésors dépassa...
Comment ça s'est-il fait, Coquillot ?

COQUILLOT

Comme ça.

(Et il montre Carabas qui traverse le fond de la scène, noyé dans sa songerie étranger à tout ce qui l'entoure, muet, capté, hypnotisé.)

RIQUETTE, le regardant s'éloigner.

Et voilà le marquis de Carabas !

COQUILLOT

Lui-même.

RIQUETTE

...Qu'une reine adora !

COQUILLOT

Que, lui, toujours, il aime.

RIQUETTE

...Qui fut tant, qui fut tout...

COQUILLOT

...Et qui fut dégoté.

RIQUETTE

...A cause de son chat...

COQUILLOT, effaré.

Chut ! chut !

RIQUETTE

...Le Chat botté !

COQUILLOT, terrible et solennel.

Riquette, parle-moi d'amour, de politique,
De tes choux, tes canards et toute la boutique,
Du pape, de ton cœur ou bien du grand pacha,...
Mais ne prononce pas, ici, le nom de chat !
Car ce mot, que l'écho roule comme un tonnerre,
Le seul qu'entende encor mon maître débonnaire,
Secouant sa profonde et rêveuse torpeur,
Le rendrait tout à coup terrible, à faire peur !
(Mystérieusement :)
Notre moulin, c'est, pour les chats...
(Il fait le geste d'étrangler : couic.)
la fin du monde.
On ne miaule plus cent mètres à la ronde !

RIQUETTE

Eh bien, moi, Coquillot, je dis que c'est très mal !
Ton maître devait tout à ce pauvre animal ;
Il a connu l'amour, la gloire, les richesses,
Les saluts des marquis, les bontés des duchesses,

Si son étoile enfin superbement a lui,
C'est à son Chat botté qu'il le doit, rien qu'à lui !

COQUILLOT

Cet amour, ces honneurs qu'avait connus mon maître,
Qu'est-ce au prix maintenant de ne plus les connaître ?
Va ! s'il pleure aujourd'hui sa reine et sa beauté,
C'est au chat qu'il le doit, Riquette, au Chat botté !

RIQUETTE

Mais enfin, comprends-tu que l'aimant d'amour telle
Que cette amour ne peut se rêver qu'immortelle,
Notre princesse ait pu le chasser tout d'un coup ?
(Philosophiquement :)
Il y avait quelqu'un qui lui « montait le cou ».

COQUILLOT

Non, non. Riquette, elle a beaucoup pleuré, la reine,
Mais l'amour, m'a-t-on dit, se troquerait en haine
Quand il croit que l'objet vers lequel il vola
Est déloyal, indigne... Elle l'a cru, voilà.

RIQUETTE

Et qu'a-t-on pu lui dire?

COQUILLOT

Oh ! simplement la chose.
Ça craque joliment vite, une apothéose !
Notre basse origine et les ruses du Chat
Par qui mon maître, en cour, si vite se jucha ;
L'histoire que tu sais, des lapins de garenne

lamment capturés, disait-il, pour la reine ;
uis les faucheurs criant au roi très épaté
De peur d'être hachés comme chair à pâté),
ue les prés qu'ils fauchaient étaient, ne pouvaient qu'être
eux du riche marquis de Carabas, leur maître ;
t le mensonge encor, cyniquement ourdi,
ous le nez très royal du prince abasourdi,
e la rivière, et des voleurs prenant la course,
bligeant le monarque à payer de sa bourse
 mon vieux Carabas, de sa culotte veuf,
n bel habit de cour tout pimpant et tout neuf !
histoire, enfin, de l'ogre aussi bête qu'énorme,
ui, pouvant se transformer en tout, se transforme
is-tu jamais, Riquette, un âne mieux bâté ?)
n rat ! devant le Chat... qui ne l'a pas raté !
 qui pour éviter que son manoir gothique
e fût considéré, dès lors, bien monastique,
 ne tombât aux mains d'héritiers trop balourds,
osa sur le château sa griffe de velours,
 ne laissant gésir dépendances ni terres,
ous fit honnêtement, ce jour, propriétaires !

algré lui, les supercheries du Chat botté l'ont amené hors de la note triste. Il y revient.)

 princesse, quand devant elle on eut cité
nt de traits de mensonge et de duplicité,
 princesse, dont l'âme était encor nourrie

Des jolis contes bleus de la chevalerie,
Dans son futur époux ne pouvant plus que voir
Un vulgaire intrigant, avide du pouvoir,
Le chassa de sa cour, et de son cœur, peut-être.
Riquette, ce fut tout. Et, sur l'heure, mon maître
Quittait en sanglotant la princesse et la cour ;
Et l'affreux Chat botté fut pendu haut et court.

RIQUETTE

Je comprends que ton maître, après un tel mirage,
N'ait pas beaucoup le cœur maintenant à l'ouvrage,
Et pourquoi le moulin, sous le lierre accablé,
A tôt perdu le goût des chansons et du blé !

COQUILLOT

Ah ! du temps de son frère, il chantait davantage !
Que veux-tu ? lorsqu'il dut recevoir l'héritage
Que ce frère défunt lui laissait, Carabas
Arrivait justement, tout meurtri, de là-bas.
L'eau ne fait pas tourner le moulin...
(L'index sur le front :)
C'est l'idée !
Aussi la question fut vite liquidée :
Il renvoya d'abord servantes et valet,
Vendit l'âne environ la valeur d'un poulet,
Et ferma le moulin de son vieux père Blaise,
Le tic-tac l'empêchant d'être triste à son aise !

(Navré :)

Et depuis lors, errant ainsi qu'un pauvre fol,
Le chef courbé, les yeux toujours rivés au sol,
Il va. La meule dort et la besogne chôme,
Nos bois sont en taillis, nos terres sont en chaume,
Et le vent par les trous dont le faîtage est plein
Entre dans le moulin....comme dans un moulin !
Il va... La vigne vierge envahit notre porte.
L'averse des billets que l'échéance apporte,
Dans quelques jours sur nous, Riquette, va pleuvoir.
Mais sans rien dire, sans rien craindre, sans rien voir,
La moisson qui pourrit, la toiture qui crève,
Il s'en va poursuivant son impossible rêve,
Chaque jour plus amer et plus décourageant !

(Carabas paraît dans le fond.)

Le voilà. Si tu veux demander ton argent !

RIQUETTE

Moi ! Que j'aille troubler cette pauvre folie ?

(Carabas s'est assis ; il a la tête dans les mains.)

COQUILLOT le regarde avec pitié, puis levant les bras au ciel.

Ah ! malheur de malheur !

RIQUETTE, prête à partir, revient, se penche sur Carabas, et très doucement :

Elle est donc bien jolie ?

(Carabas fait signe que oui avec la tête. Riquette s'en va, le mouchoir sur les yeux.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins RIQUETTE

COQUILLOT, se risquant avec précaution.

Hum !

(Motus. Il s'avance un peu, puis :)

Riquette, Monsieur, (c'est le quinze aujourd'hui)
Venait réclamer son argent.

CARABAS

Donne-le-lui.

COQUILLOT

Comment ?

CARABAS

Vends l'âne.

COQUILLOT, tout doucement.

Il est vendu...

CARABAS

Vends la voiture.

COQUILLOT, de même.

Ah ! très bien.
Au mitan, Monsieur, de la toiture,
Si grand qu'on voit en l'air un grand carreau de bleu,
J'ai découvert un trou l'autre jour.

CARABAS

Bouche-le.

COQUILLOT

Ah ! bien.

(Il repart :)

Le boulanger, — une franche canaille, —

Ne pouvant avancer, rapport à la broussaille,
A remporté chez lui, Monsieur, notre tourteau.
C'est vrai que le chemin...

CARABAS

Qu'il prenne le bateau.

COQUILLOT, doucement tenace.

En rapiéçant, Monsieur, ma veste du dimanche,
Le tailleur a fait choir de l'huile sur la manche,
Sans compter que la pièce est toute de travers.

CARABAS

Mets la pièce à l'endroit et la manche à l'envers.

COQUILLOT

Ah ! très bien !...

(Il va se fâcher ; non :)

Ah ! très bien !...

« Vends la voiture. Bouche
… trou. Prends le bateau. Puis après, vieille souche,
…ets la manche à l'envers et la pièce à l'endroit ! »

(Se fâchant tout d'un coup et comme s'il n'en pouvait plus de ne pas se fâcher :)

…onsieur ! Savez-vous bien où nous allons tout droit ?

(Carabas ne le sait sans doute pas, mais ne paraît pas très pressé de le demander. Il ne dit rien. Coquillot continue tout de même :)

…la ruine ! au vol ! au crime ! à la potence !

(Les bras croisés. Décidément, le voilà fâché :)

Ah ! mais j'en ai dîné, moi, de cette existence !
J'ai deux bras qui ne sont pas ceux d'un vieux poussah,
Vingt ans, un cœur, je veux me servir de tout ça !
Plaît-il ? Certainement ! Vingt ans, Monsieur ! C'est l'âge
Où l'on va voir un peu les choses au village,
Où, le dimanche, on met, pour gagner des amours,
Un habit qui n'est pas celui des autres jours,
Où sur la place de l'église on se promène
En parlant, avec les amis, de sa semaine,
Où l'on danse, où l'on chante, où l'on boit de bons coups,
Où l'on embrasse enfin les filles dans le cou !
Ah ! mais non ! ça suffit ! Et dans votre taupière
Je m'embête comme un crapaud sous une pierre !
Je vais me marier. Je pars. Bonsoir, voilà.

(Il ne s'en va pas, et, tout honteux :)

Monsieur ?... Quelle était sa toilette ce jour-là ?

CARABAS

Un manteau, ce jour-là, de martre zibeline
La rendait plus royale ensemble, et plus câline,
Et donnait à son corps, aperçu seulement
Par les plis qu'entr'ouvrait la brise par moment,
Je ne sais quel goût de lointain, d'inaccessible,
Comme un rêve impossible et qui serait possible !

(Plus rêveusement encore :)

Un doigt minutieux fermait les yeux des fleurs.
Les étoiles pourtant n'ouvraient encor les leurs,

Mais, dans le soir qui tisse en silence ses toiles,
Ses grands yeux résumaient les fleurs et les étoiles,

COQUILLOT, qui se suspend aux mots.

Ah ! Monsieur !

CARABAS

Dans ma main j'ai renfermé sa main
(Pour la première fois, ô jour sans lendemain !)
Si petite, mon Dieu, sa main de demoiselle,
Que j'eus peur, la tenant, de la perdre... Mais Elle,
Levant vers moi ses yeux attristés de bonheur,
Ses yeux qui, confiants, hélas ! en mon honneur,
S'en remettaient à moi de la prime caresse,
Sembla dire : « Voici ma main. Je vous la laisse.
Elle est à vous. Vous me la rendrez dans les cièux.
Je ne m'occupe plus de ma main... »

COQUILLOT, qui peu à peu s'est assis aux pieds de Carabas pour mieux voir, semble-t-il, ce qu'il entend.

Ah ! Monsieur !

CARABAS

Cette main, Coquillot, main royale et menue,
Oh ! cette main, l'avoir dans la sienne tenue !
Et se dire, en son cœur ravagé de remords,
Qu'on ne la tiendra plus et que l'on n'est pas mort !
Ces yeux ! avoir été le but de leur sourire,

Et se dire à présent, et se dire, se dire...

(La phrase se noie dans un sanglot. Coquillot s'est levé. Il ne dit rien. Il n'a rien à dire. Carabas, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains, s'est enfoncé au plus profond de ses souvenirs douloureux. Long silence.)

COQUILLOT, enfin.

Mais vous aimant si fort, pourquoi ce même jour
Vous a-t-elle chassé méchamment ?

CARABAS

Par amour.

COQUILLOT

Pourquoi n'eut-elle pas, au moins, cette obligeance
D'entendre vos raisons avec plus d'indulgence ?

CARABAS

Par amour.

COQUILLOT

Et pourquoi son cœur qui s'informait
Des méchants, des haineux ?...

CARABAS

Parce qu'elle m'aimait.
Et cette offense, ailleurs, qu'elle eût jugée infime,
Venant d'un être aimé résonna comme un crime
Dans son cœur que je sais impitoyable et doux,
Car la flamme d'amour alluma son courroux.

(Après un silence rêveur :)

Ses doigts avaient gardé la dorure des livres
Dans lesquels longuement l'enfant princier s'enivre.

Et par ses yeux d'azur, calmes et rassurés,
Les objets n'entraient dans son âme qu'azurés.
Ah ! remords, poursuis-moi sans faiblesse ni trêve,
J'ai brisé ce regard et j'ai brisé ce rêve ;
Ce n'est rien qu'un voleur, un traître, un inféal...
Moi, je suis, Coquillot, un tueur d'idéal !

COQUILLOT

Votre douleur vous rend pour vous impitoyable.
Vous fûtes seulement de faiblesse coupable.
Qu'il endosse le mal, celui qui le chercha !
Le coupable, le seul, voyez-vous, c'est le Chat !
Et la preuve, Monsieur, que je crois la plus claire,
C'est qu'à la Chambre il est resté très populaire,
Et que, depuis la mort de notre défunt roi,
La reine laissant tout aller en désarroi,
Et le peuple grognant, on dit que la Régence
N'est plus avec la Chambre en bonne intelligence ;
Les mécontents, enfin, seraient, dit-on, des tas ;
Il se prépare un coup d'état... dans nos États !

CARABAS

Pauvre petite reine éprise de silence,
Se débattant au sein de cette turbulence !
(Nouveau silence.)

COQUILLOT

Ainsi vous ne l'avez jamais maudite ?

CARABAS

Non.

COQUILLOT

Elle est cause que vous souffrez.

CARABAS

Des maux sans nom :

Je l'aime.

COQUILLOT

Alors c'est donc que, malgré sa détresse,
Votre cœur se souvient avec quelque allégresse
Des jours heureux et clairs, aujourd'hui, qu'il lui doit,
Beaux jours dont il se berce...

CARABAS, bondissant presque.

Ah ! Coquillot, tais-toi !
Ce qui fait ma douleur, aujourd'hui, non pareille,
C'est ce rêve entrevu qui dans mon âme veille ;
Je n'ai su du bonheur, qu'on m'a dit de bénir,
Que ce qu'il faut pour rendre amer un souvenir.
Cette main sera vide à jamais de caresse,
Parce qu'elle a tenu la main d'une princesse.
Mieux vaut ne rien savoir des suprêmes amours :
Le bonheur est cruel s'il ne dure toujours !

(Il s'est levé.)

Malheur à qui laissant la route coutumière,
A voulu contempler en face la lumière

Et poursuivre le rêve au fond de son manoir.
Le monde lui sera désespérément noir !

COQUILLOT, touché jusqu'à l'étranglement.

Pardon des choses que j'ai dites tout à l'heure !
Je me sens à présent, Monsieur, l'âme meilleure.
Je me fâchais, pourtant je n'en pensais pas prou.
Votre princesse, oui, je...

(Au comble de l'émotion :)

Je vais boucher le trou...

(Il sort. Et Carabas va porter aussi ses tristesses ailleurs. Scène un instant vide. Puis on entend des pas, des froissements de branches, puis des éclats de voix qui vont se rapprochant.)

SCÈNE III

AZULINE, puis la REINE

AZULINE, passant la tête par-dessus un buisson.

Terre !

La voix de LA REINE

Azuline ? où donc es-tu ?

AZULINE

Tout près, Madame

LA REINE

Et c'est loin, ça, tout près ?

AZULINE

Encore un coup de rame,

Vous y serez !

LA REINE, avec résignation.

Allons. Et qu'as-tu découvert ?

AZULINE

Je n'en sais rien, mais c'est charmant, mais c'est tout vert,
Les fleurs y sont par cent, les fleurs y sont par mille !

LA REINE

Et n'aperçois-tu pas d'habitants dans ton île ?

AZULINE, amusée.

Ils sont déserts ces lieux, Madame, ou je me perds,
Plus qu'aux jours de séance une chambre de pairs,

Et plus embroussaillés qu'un grimoire sinistre
Ou le dernier discours de votre grand ministre !

LA REINE

Ah ! pas de politique ici ! Dis-moi plutôt
Ce que tu vois.

AZULINE

Je vois d'abord pas de château.

LA REINE

Bien.

AZULINE

Pas de valets.

LA REINE

Bien.

AZULINE

De dame qui s'ébroue.

LA REINE

Bien.

AZULINE

Pas de courtisan poseur faisant la roue !

LA REINE

Très bien !

AZULINE

Pas de ministre éreintant un préfet,
D'huissier, — de député, — d'ambassadeur.

LA REINE

Parfait !

AZULINE

Pas de projets de lois, — de rapports noyés d'encre, —
De charte, — de discours.

LA REINE, sautant par-dessus la barrière.

Alors, je jette l'ancre.

(Elle s'arrête admirative, les mains jointes d'étonnement.)

Oh ! comme c'est joli ! rustique ! inattendu !

AZULINE, qui l'a suivie.

Mais c'est le paradis trouvé, ce coin perdu !

LA REINE, allant de buissons en buissons et de fleurs en fleurs.

C'est fleuri !

AZULINE, de même.

Ça sent bon.

LA REINE

C'est loin de tout !

AZULINE

Ça pousse

A la bonne franquette !

LA REINE, de plus en plus enthousiaste.

On marche dans la mousse !

AZULINE

On se pique les doigts !

LA REINE

On se mouille les pieds !

AZULINE

Les fleurs n'ont pas au cou des morceaux de papiers !

LA REINE

Mais ignorant, bouquets, vos tristes esclavages,
Oh ! quels airs sauvageons vous ont les fleurs sauvages !

AZULINE, **qui s'est avancée vers le fond, tombe tout à coup en arrêt.**

Regardez ! Un moulin... c'est un moulin !

LA REINE, **s'avançant.**

Tu crois ?

AZULINE

Parbleu ! mais j'en ferais le serment sur la croix !
Voyez plutôt, luisant là-bas sous la lumière,
Comme un poisson d'argent frétiller la rivière !
C'est un moulin, Madame, un vieux moulin perclus,
Un pauvre vieux moulin, moulu, qui n'en peut plus !

LA REINE

Mais vois donc comme il est assailli par les roses !
Mon Dieu, quelle vieillesse adorable ont les choses...
A l'homme les laideurs, les cris, les rudes pleurs...
Mais un moulin, ça meurt sans souffrir, sous les fleurs !

AZULINE

Ah ! non, Madame, ici, pas de mélancolie !
Et puis, rassurez-vous, vous êtes très jolie ;

Et vous pouvez encor, Madame, croyez-m'en,
Aux yeux de vos sujets vous montrer décemment.

(Un temps.)

Non, savez-vous plutôt, Madame, à quoi je songe ?
Au nez, coquet déjà, mais que la frousse allonge,
Que messire Orlando, cerbère officiel,
Ferait, s'il vous voyait ! — Ce nez essentiel,
Madame, je le vois déjà long d'une toise,
Comme s'il se penchait sur l'affaire crétoise,
Quand, six heures sonnant, notre homme dépisté
Devra rentrer ce soir sans votre Majesté !

LA REINE

Il va falloir partir, c'est vrai... Mais quel vertige
M'avait prise soudain ? Il faut partir, te dis-je...

AZULINE

Pas encor ; soyons fous comme deux étourneaux ;
Restons, et nous lirons demain dans les journaux :
« — Objets perdus : Petite Reine de plaisance. —
« La remettre à son peuple inquiet. — Récompense ! »

LA REINE

Non, non, le soir bientôt descendra sur les champs,
Et que diraient alors les sages, les méchants,
Si, quand l'heure devient plus fraîche et plus obscure,
La Reine n'était pas rentrée !

AZULINE

Eh ! l'on n'a cure
Des sages, des méchants et de tous ces oiseaux
Que la glu de la cour retient en ses réseaux !
Restons... Pour une fois scandalisons les hommes, —
Tâchons, rien qu'un moment, d'être ce que nous sommes, —
Soyons en faute... Ayons le plaisir éperdu
De savourer le fruit qu'on nous a défendu ;
Et, pauvres écoliers dont l'âme est prisonnière,
Faisons loin des palais l'école buissonnière !

LA REINE

Ah ! tais-toi, car tu vas me convaincre.

AZULINE

Restons...
Voyez, les liserons déroulés en festons,
Ont l'air d'offrir au mur, où leur tige s'attache,
Pour le remercier, des cornets de pistache ; —
Tous les buissons muets sont pleins d'oiseaux chantants ;
Ils chanteront ce soir, et maintenant j'entends,
Dans l'air où tous les bruits de la ville s'annulent,
Sonner les clochetons légers des campanules !
C'est l'heure où dans les bois qu'on fit exprès pour eux
Vont entrer en rêvant les couples amoureux...
(Marchant fébrilement :)
Ah ! l'amour ! Je me sens, ce soir, une âme prête ;
Que ce soit d'un carrosse ou bien d'une charrette

Qu'il descende, qu'il ait la faulx ou l'espadon,
Il me semble, ce soir...

LA REINE, l'arrêtant vivement.

Azuline !

AZULINE, qui se mord le doigt comme une qui a gaffé.

Pardon !
J'oubliais... ou plutôt, vous voyant moins languide,
J'avais étourdiment, pardon... lâché la guide...
C'est vrai, je ne dois point parler d'amour.
(Se risquant :)
Pourtant,
Dans les feuilles, le soir, ah ! c'était bien tentant...
(Ça ne mord pas, au contraire.)
Non ! non ! Je n'ai rien dit, rien dit, je vous assure.
(Silence.)
Alors ? ça saigne encor, la petite blessure ?
(La Reine n'a rien à dire.)
Il est donc question, toujours, quoique tout bas,
Dans le cœur, du marquis de...

LA REINE, vivement.

Ne le nomme pas !

AZULINE, résolument.

Si, car vous en brûlez, Madame, et car moi-même
Je m'intéresse fort à ce grave problème.

LA REINE

Ah ! tu vas réveiller ma peine à chaque pas.

AZULINE

On ne réveille point ceux qui ne dorment pas.

La vérité, Madame, oui, la vérité vraie,
C'est que vous avez pris le bon grain pour l'ivraie,
Et que, comme un enfant casse ses chers joujoux,
Un jour qu'il leur découvre un petit défaut, vous,
Vous avez, dans votre colère irraisonnée,
Cassé l'affection qu'on vous avait donnée !
Car, il vous aimait tant, qu'en dehors de vos yeux,
Rien ne l'intéressait, Madame, sous les cieux ;
Et tout ce que l'on fit pour l'élever au faîte,
Dans son inconscience adorable et parfaite
D'amoureux étourdi, léger, aérien,
Madame, croyez bien qu'il n'en sut jamais rien !
Son seul tort fut de vous aimer, — mais, triple croche !
Les femmes ne font pas aux hommes ce reproche !

(Doucement insinuante :)

D'ailleurs, il m'en souvient, votre défunt papa,
Qui s'y connaissait bien, ne le condamnait pas.
Or, jamais on ne vit de Majesté pareille,
Il portait un peu la couronne sur l'oreille,
Pourtant tous ses arrêts par le peuple guettés,
Parce qu'ils étaient pleins d'indulgentes gaîtés,
Furent toujours suivis : son bon sourire auguste
Adoucissant en eux ce qu'ils avaient d'injuste...

(Comme du miel :)

Et moi, je dis, avec le meilleur des papas :
« Aime-le toujours bien, ton petit Carabas,

Puisqu'il t'aime. Le cœur n'est jamais malhonnête,
Crois-tu qu'en politique on ait les mains bien nettes ?
Le Seigneur Tout-Puissant m'absolve chaque fois
Que j'ai dit, en payant, que deux et deux font trois !
Mais ton marquis, sait-il ce que c'est qu'un concile
Seulement ? — Prends-le donc, et si quelque imbécile
Vous reprochait encor ce qu'on lui reprocha,
Réponds : « Ce n'est pas lui qui l'a fait ! c'est le Chat ! »

LA REINE

Et voilà que mon cœur complaisamment t'écoute...
Ma rigueur, je la sens en moi se fondre toute.
Je me heurte à des murs comme en une prison ;
Qui faut-il écouter ? mon amour ? ma raison ?
Et c'est comme une lutte en moi continuelle ;
Suis-je trop indulgente ? Ai-je été trop cruelle ?

(Dans le rêve :)

Oui, dans les premiers jours, croyant obstinément
Qu'il était à jamais indigne, mon amant,
Et que ses yeux avaient menti comme sa bouche,
Je ne regrettais pas ma révolte farouche,
Car te sachant, mon cœur, noble et fier, j'espérais
Que devant cette honte, au moins, tu te tairais !
« Demain tout sera mort ! » disais-je. — Radotage !
Chaque nouveau « demain » je l'aimais davantage...
Alors, ne pouvant plus le haïr, je compris

Qu'il me fallait, l'aimant, l'embellir à tout prix.
Et maintenant, malgré l'affront que j'en éprouve,
Je cherche des raisons de l'aimer...
(A peine :)
Et j'en trouve.

AZULINE

Allez, Madame, il est toujours digne de vous !

LA REINE

Mais quoi ! tous les propos que nous tenons sont fous !
L'aimer ou le haïr maintenant, eh ! qu'importe ?
Est-il là ? Va-t-il donc paraître à cette porte ?
(Timidement, inosément, si j'ose dire.)
On meurt d'amour...

AZULINE

Chassez ces pensers attristants...
Je crois qu'on meurt d'amour, mais qu'on y met le temps.

LA REINE, se ressaisissant, nerveuse, puis irritée, puis, etc.

Et dire que pourtant je suis Reine, la Reine !
Que j'avais une fée au berceau pour marraine !
Que je tiens sous ma coupe une Chambre, un Sénat,
Un président, trois fois, que l'on m'assassina !
Et qu'en tapant du pied pendant qu'on y discute,
Jusques à l'Occident le bruit s'en répercute !
Dire que des soldats payés par mes impôts,
Dans de grands bâtiments veillent pour mon repos.

Que les dos des seigneurs s'arrondissent en voûte,
Chaque fois que j'en trouve en passant sur ma route ;
Que je puis s'il me plaît, sur les rênes tirant,
Me payer la douceur d'être un petit tyran !
Que je suis tout, que je puis tout, que tout s'efface,
Lorsque j'ai décidé qu'une chose se fasse...

(Avec une colère de petite fille capricieuse :)

Mais que je ne puis dire à ce petit cœur-là :
« Je ne veux pas que vous aimiez cet homme, là ! »

(Elle va de long en large. Nervosité :)

Oh ! parfois, il me prend, vois-tu, de ces colères,
Contre moi, toi, mon peuple endormi, qui tolères,
Quand filles et garçons s'embrassent à merci,
Que la Reine n'ait pas sa part d'amour aussi !

(Après réflexion :)

Puis je crois que les gueux connaissant ma détresse
S'en vont exagérant devant moi leur tendresse,
Et que sur mon passage...

AZULINE, très sérieuse.

Oh ! les inconvenants !

LA REINE

Les bras sont plus serrés, les baisers plus sonnants !

(Farouche :)

Ah ! mais il ne faut pas que longtemps cela dure !
Sans quoi je saurai bien, vindicative et dure,
Entre ces amoureux narquois m'interposer,
Et décréter, s'il faut...

AZULINE

L'impôt sur le baiser :
Trois sols chacun ; sinon, mes petits, l'abstinence !
Et si notre ministre, après quoi, des finances,
De boucler son budget ne trouve le moyen,
On pourra tous donner sa langue au chat...
(Se reprenant vite :)
au chien !

LA REINE

Non ! non ! non ! Ne crois plus maintenant qu'on plaisante,
Je comprends que je fus trop longtemps complaisante,
Mais tout ça va changer ! Et pour te démontrer
Qu'en une ère nouvelle on va nous voir entrer,
Et que c'en est fini de la bonne romance,
Que le despote en moi s'éveille,...
je commence !

AZULINE, amusée.

Voyons ! voyons !

LA REINE, allant vers le fond.

D'abord, ce moulin me convient.
Il me le faut.
(On entend des pas.)

AZULINE

Voici, précisément, qu'on vient.
(Coquillot entre, effaré.)

SCÈNE IV

LA REINE, AZULINE, COQUILLOT

LA REINE, vers lui ; ton bref et détaché.

Très joli, ton moulin. Adorable cachette.

(Elle fait siffler sa badine au milieu de ses phrases : zi-zii...)

Bonhomme, ton moulin me plaît. Je te l'achète..

COQUILLOT, abasourdi.

Mais, il n'est pas à vendre...

LA REINE, onctueuse.

Ah ! très bien, je comprends.

(Très conciliante :)

Si ton moulin n'est pas à vendre...

(Tout à coup la badine siffle, et la Reine, rudement, féodalement :)

je le prends !

COQUILLOT, qui a reculé d'effroi, se remet peu à peu, mais pas trop, et hasarde :

Je ne sais pas encor ce que dira mon maître,
Quant à moi, si j'osais, Madame, me permettre
De répondre pour lui, je répondrais ceci :
« La Reine seule a droit d'oser parler ainsi.
« Et malgré vos atours et votre robe à traîne,
« Je ne suppose pas que vous... »

LA REINE

Je suis la Reine !

COQUILLOT, reculant de stupeur.

Vous ! la Reine !

(A lui-même :)

La Reine...

LA REINE, menaçante.

Et trêve à tes discours
Et va-t'en me chercher ton maître — et cours ! et cours !
Sinon dans un grand sac je vais te faire coudre...

(Elle marche sur Coquillot, qui bat progressivement en retraite.)

COQUILLOT

La Reine !

LA REINE

... t'empaler ; t'écarteler ; te moudre,
Aussi menu, maraud, que ton grain de froment !

COQUILLOT, à part.

Et l'autre qui disait !...

C'est un ange, vraiment !

(Il se sauve.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins COQUILLOT

LA REINE

As-tu vu si j'ai su le secouer, ce drôle ?
Oh ! mais chacun, bientôt, va rentrer dans son rôle !
Et puisqu'on m'interdit l'amour qui me tenta,
Qu'on m'offre les plaisirs alors d'un potentat !

(Douloureuse et despotique :)

Ah ! j'ai mal à mon cœur de Reine, et nul remède
De ces indifférents ne me viendrait en aide !
J'ai des chagrins d'amour et nul ne les ressent !
C'est bien, c'est bien ! Je vais me tremper dans le sang !
Les ministres d'abord, les pairs, toute la bande,
Les maréchaux et les sénateurs, qu'on les pende !
Ils sont vieux, ils sont laids, ils n'ont plus de cheveux,
Et, près de moi, je veux de beaux garçons ! Je veux !
Et puis les damoiseaux, et puis les mousquetaires,
Afin de réformer un peu leurs caractères,
Qu'on les pende ! Ceux-là sont trop jolis garçons.
Ils vont semant partout l'amour et les frissons,
Et moi je ne veux pas, si je n'aime moi-même,
Que dans tous mes États dorénavant l'on s'aime !
Le geste me déplaît ! m'énerve ! et puis enfin,
On ne se gave pas devant qui meurt de faim !

Plus d'amour ! Mon pays n'est plus qu'un séminaire,
Et je deviens petite Reine sanguinaire,
Et traitant mes sujets comme des chenapans,
Sans rien considérer — je pends ! je pends ! je pends !!!

(A voix plus basse, farouchement :)

Dès ce soir je m'en vais repasser mon histoire,
Et non plus souligner les dates, les victoires,
Comme avec Orlando nous faisions autrefois, —
Mais, pour les imiter, choisissant tous les rois
Sur qui l'histoire entasse aujourd'hui ses reproches,

(Terrible :)

Sous leurs crimes maudits, je mettrai des encoches !
Agrippines, Tarquins, Nérons, Caligulas !...
Sot peuple, tu voulais un despote ?...

Tu l'as !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CARABAS

CARABAS, bouleversé.

Coquillot ?... Que dit-il ? La Reine ici !

(Il l'aperçoit.)

C'est elle !

(Il disparaît, mais sa voix s'élevant soudain impérative.)

Hé ! Valère, debout ! Coquillot, qu'on attelle !
Un moulin, paresseux, ça n'est pas un dortoir !
Ouvre la vanne en grand ! Active le blutoir !

AZULINE

Le maître ! — Entendez-vous s'il sait donner un ordre ?
Il parle en roi, vraiment !

LA REINE

En Reine je vais mordre !
Qui moleste sera d'un autre molesté !

(Elle prend une pose.)

Les débuts d'un tyran — tu vas voir.

(Carabas est entré. Quand la Reine se retourne, il est en pleine révérence.)

CARABAS

Majesté...

(Il se redresse lentement.)

LA REINE, le reconnaissant.

Azuline ! au secours !... Carabas !...

AZULINE

Du courage,
Féroce potentat !

LA REINE, prenant l'air qu'elle peut.

Loin de mon entourage,
Pardonnez — le hasard dirigeant seul nos pas ,—
Si nous... Enfin, vous nous excusez, n'est-ce pas ?
Il s'agit...

CARABAS

Du moulin, je sais.

LA REINE

Alors ?

CARABAS

Madame,
C'est tout mon bien : ma mère y rendit sa pauvre âme
Et mon père souvent s'endormit sur le seuil...
Il connaît tout de mon enfance et de mon deuil.
Jamais moulin ne fut, Madame, moins à vendre.
Pourtant, puisqu'il vous plaît, vous n'avez qu'à le prendre.

LA REINE

Gardez votre moulin...

Non ! non ! Je ne veux plus !
Ses fleurs, sa solitude, il est vrai, m'avaient plu ;
J'avais, pour l'acheter, des raisons, tout à l'heure...
Vous avez des raisons de le garder, meilleures.

CARABAS

Vous refusez ?

(Plus tristement, parce que dans un sourire :)

C'est vrai, car, des mains que voilà,
Le cadeau, je comprends...

LA REINE, vivement.

Non, ce n'est pas cela !

(Un petit silence :)

J'ai vu la cruauté, soudain, de mon caprice.
Ce moulin, ce serait très mal que je le prisse,
Maintenant que je sais pour lui votre souci.

CARABAS

Je ne méritais pas, hélas ! tant d'égards...

LA REINE, malgré elle tendrement impérieuse.

Si.

(Long silence, puis au petit bonheur de la phrase :)

Et les affaires vont ?

CARABAS

Très bien ! Chaque semaine
La rivière, en passant, négligemment emmène
Quelques morceaux de la charpente.

(Le bras tendu :)

La voici.
Qui charrie un moellon.

(Très rassuré :)

Ça va très bien. Merci.

LA REINE

Mais alors, le moulin ne tourne plus ?

CARABAS

Madame,
Il me semblait, tournant, qu'il me tournait dans l'âme !
Des cris !... Personne ici n'aurait pu séjourner,
Puis un moulin, jamais ça ne devrait tourner.

LA REINE

Je croyais cependant...

CARABAS

Le moulin qui travaille,
Pour entasser toujours cette rude ferraille
Qu'est l'argent, dernier dieu qu'on révère à présent,
Ce moulin, croyez-moi, Madame, est malfaisant.
Il fait fuir les oiseaux, il trouble les silences,
Il dérange des bois les longues somnolences,
Et d'une poudre blanche à jamais recouvert,
Il porte sur ses toits un éternel hiver !
Mais je le hais surtout, ce travailleur cupide,
Parce que sans pitié pour ton regard limpide,
O petite rivière où se penchait le ciel,
Il chasse de tes eaux l'azur essentiel !
Et que, pour arrondir, meunier, ton bas de laine,
Jour et nuit, sans pitié, sa roue, à perdre haleine,
Dans le rêve frappant à grands coups redoublés,
Transforme en or sonnant l'or irréel des blés !

LA REINE

C'est pourquoi celui-ci me plaisait tant, sans doute ;
D'abord on ne peut pas le voir d'aucune route,
Puis on dirait aussi que les fleurs, par milliers,
Ont des gestes ici, plus qu'ailleurs, familiers,
Parce que, connaissant son indulgence exquise,
Les fleurs ont, là, le droit d'être fleurs à leur guise !

CARABAS

C'est vrai : quand l'homme est pris au cœur par son ennui,
Les fleurs plus librement croissent autour de lui ;
Nos tristesses enfin laissent en paix les roses ;
Et le malheur des gens fait le bonheur des choses...

LA REINE, dans le rêve.

C'est vrai.

(Puis, désignant le moulin :)

Je voudrais bien le voir.

CARABAS, dans un salut.

Quand vous voudrez.

LA REINE

Par quel chemin peut-on s'y rendre ?

CARABAS, avec un geste précisément vague.

Par les prés.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

AZULINE, COQUILLOT

Scène vide. Puis rentrent Azuline et Coquillot. Ils sont déjà en pleine conversation.

COQUILLOT

h ! ce n'est pas pour moi, c'est plutôt pour Riquette.
loi, je n'ai pas le goût, tant que ça, des conquêtes.

AZULINE

iquette ? Qui c'est ça ?

COQUILLOT

Vous ne connaissez pas ?

(Il est très étonné.)

maison est d'ici peut-être à cinq cents pas.
quatre peupliers que l'on voit, c'est chez elle !

AZULINE

uette, alors ?

COQUILLOT

Voilà, c'est une demoiselle.
s'aime.

AZULINE

Et qui t'a fait supposer ?

COQUILLOT

Supposer !

Un jour que je voulais lui chiper un baiser,
J'ai reçu sur le nez une claque superbe
Qui m'a bien fait saigner « demi-heure » dans l'herbe !
Ah ! j'étais bien content.

AZULINE

Car de là tu conclus ?

COQUILLOT, convaincu.

Qu'elle m'aimait, du moins qu'elle m'aimait bien plus
Que les autres garçons qui des foins jusqu'à Pâques
Lui chipent des baisers sans recevoir de claques !
Si j'ai reçu l'atout, moi, j'en fais le pari,
C'est qu'elle veut, bien sûr, que je sois son mari !

AZULINE

Puissamment raisonné !

COQUILLOT, qui ne perd pas les choses de vue.

N'est-ce pas ?...

Alors, dites...

C'est possible d'avoir cela pour la petite ?
Capitaine, ou ministre, ou quelque chose encor
Où l'on ait des habits avec des machins d'or !
Vous pourrez ?

AZULINE

Je pourrai.

COQUILLOT

C'est gentil ! ça me tarde !

(Pas encore très rassuré pourtant :)

Mais, comment pourrez-vous ?

AZULINE

Coquillot ?

COQUILLOT

Quoi ?

AZULINE, le regardant de très près.

Regarde :

Mes yeux ne sont-ils pas de jolis yeux ?

COQUILLOT

Oh ! si !

AZULINE

Ma bouche ?

COQUILLOT

Aussi !

AZULINE

Mes dents ?

COQUILLOT

Aussi !

AZULINE

Mes mains ?

COQUILLOT

Aussi !

AZULINE

Ces yeux, ces dents, ces mains, penses-tu que l'on ose
Leur refuser, quand ils l'implorent, quelque chose ?

COQUILLOT

Oh ! non !

AZULINE

Quand j'irai voir de graves présidents,
Que pour eux, le sourire emperlé de ces dents,
Je le mettrai négligemment à la fenêtre,
Crois-tu qu'ils seront pas forcés de reconnaître
Que Coquillot est un très capable garçon ?

COQUILLOT

Si.

AZULINE

Plein d'avenir ?

COQUILLOT

Si.

AZULINE

Quand, sans plus de façon,
Je leur enfoncerai ces deux yeux-là dans l'âme,
Penses-tu, Coquillot, qu'il soit poignard ou lame
Qui mieux que ce regard aurait la faculté
De trancher d'un seul coup une difficulté ?

COQUILLOT

Non.

AZULINE

Lorsque, savamment, ces mains abandonnées
Voudront ne pas s'enfuir aux caresses données,
Crois-tu, bien que ton nom ne soit pas un gros nom,
Qu'on puisse à ces deux mains répondre non ?

COQUILLOT, qui le sait d'autant mieux qu'il vient de les prendre sans rien dire.

Oh ! non !

(Puis :)

On peut les embrasser ? Ce sera pour Riquette.

(Il embrasse. Entre deux baisers :)

Moi, je n'ai pas le goût tant que ça des conquêtes.

(Azuline veut retirer ses mains.)

Laissez, puisque c'est pour Riquette.

Deux encor !

(On entend soudain un appel lointain de cor.)

AZULINE, se levant tout à coup.

Écoute.

COQUILLOT

Quoi ?

AZULINE, un doigt levé.

Là-bas comme un soupir ?

COQUILLOT

Le cor...

AZULINE

C'est pour nous ! Vite, il faut retrouver ma maîtresse !

COQUILLOT, qui voudrait bien rester.

Pourquoi ?

AZULINE

N'entends-tu pas ces accents de détresse ?

(L'entraînant :)

Viens vite, Coquillot. Bientôt, il fera noir.
Il faut partir...

COQUILLOT

Déjà !

(Leurs voix s'éloignant :)

Le soir tombe... Le soir...

(Le cor sonne encor, puis se tait. L'ombre se fait peu à peu.)

SCÈNE VIII

Rentrent la REINE et CARABAS

(La Reine porte dans ses bras une grande brassée de fleurs sauvages. Ils avancent très lentement.)

CARABAS

Ces fleurs qui, pour éclore, ont profité, Madame,
Ingénieusement de mes tristesses d'âme,
Ces fleurs, petites fleurs, qui, symboliquement,
Sont l'histoire embaumée, hélas ! de mon tourment,
Ces fleurs, témoins de mes tristesses recueillies,
Ces fleurs, ces pauvres fleurs, vous les avez cueillies...
Et j'ai vu dans ce geste indulgent, d'abandon,
Un acheminement vers le prochain pardon...
Il me semblait, là-bas, que vous penchant sur elles
Peu à peu vous cueilliez mes angoisses mortelles,
Et que ce cher fardeau dont votre geste est las
Ce sont mes jours mauvais qui s'en vont dans vos bras.

LA REINE

Si c'est votre tristesse, en mes bras, que j'emporte
Qui donc emportera la mienne, non moins forte ?
Qui dans mes grands jardins, comme moi, ce jourd'hui,
Viendra cueillir, hélas ! les fleurs de mon ennui ?

CARABAS

Eh ! quoi ! vous avez donc souffert aussi ?

LA REINE

Peut-être.

CARABAS

Quelquefois, accoudée au bord d'une fenêtre,
Vous avez regardé sans les voir les grands bois ?
Les nuages du ciel comme moi ?

LA REINE

Quelquefois...

CARABAS

Votre pensée aussi toujours dépaysée
Sur de chers souvenirs s'est immobilisée ?

LA REINE

Hélas !

CARABAS

Et tous les jours vous avez comme moi
Guetté dans votre cœur l'appel de votre émoi ?

LA REINE

Je ne sais.

CARABAS

Comme moi, dans des heures cruelles,
Ces deux mains ont pressé d'autres mains irréelles ?

LA REINE

Je ne sais.

CARABAS

Et ces yeux que rien n'a réjoui
Ont pleuré quelquefois sur un absent ?

LA REINE, qui ne peut plus ne plus être sincère.

Oh ! oui.

CARABAS

Ah ! dans mon cœur, enfin, j'entends sonner la diane !

LA REINE

Mon aimé Carabas !

CARABAS

Ma princesse Orliane !

(Le cor sonne.)

LA REINE, se levant.

Le cor ! On nous appelle !

CARABAS

Ah ! ne l'écoutez pas !
Qu'importe un son de cor dans les bois ?

LA REINE, tristement.

Carabas,
Adieu...

CARABAS

Quoi ! vous partez ? O rêve météore !
L'ai-je donc retrouvé pour te reperdre encore ?
L'entendrai-je jamais sonner l'or de sa voix
Que pour en demeurer plus meurtri chaque fois ?

Vous partez ! votre main dans la mienne frissonne,
Vous m'aimez ! et pourtant...
(Le cor sonne toujours.)

LA REINE

J'entends le cor qui sonne !

CARABAS

C'est l'appel d'un chasseur égaré dans le soir...

LA REINE

C'est l'appel, Carabas, du douloureux devoir !

CARABAS

Si, pour moi, votre amour est demeuré le même,
Votre devoir, le seul, c'est d'aimer qui vous aime !
C'est de ne pas laisser mourir, abandonné,
Le cœur, le joli cœur que l'on vous a donné.
Votre devoir, c'est d'être une petite femme,
Voilà tout, — et non pas une reine sans âme.
Votre devoir, c'est que je retrouve demain
Et toujours, vos grands yeux, et vos petites mains !

LA REINE, s'asseyant près de Carabas, qui retient ses mains dans la sienne pour l'empêcher de fuir.

Carabas, Carabas...
(Le soir se fonce davantage.)

CARABAS

Sur ma pauvre demeure,
Tu vois, le soir se fait. Tout près de moi, demeure.
Je t'aime. Si tu pars, je vais mourir d'ennui.
Non, reste. Tu vas voir, ici, comme la nuit
Tombe bien. Elle a mis sa robe des dimanches,
Sa robe pailletée aussi d'étoiles blanches.
Elle te savait là, bien sûr, et c'est pour toi.
Et c'est pour toi, là-bas, que se penche mon toit !
Un royaume ! Crois-tu que c'est indispensable ?
Des terres, de la mer, des villes et du sable !
Je sais beaucoup de gens, moi, qui s'en sont passés.
Bah ! ils n'en sont pas morts. Ce sont les plus sensés.
Mais, jamais, il ne m'est advenu de connaître,
Entends-tu, ma petite Orliane, un seul être
Qui, de la douce loi, brutalement vainqueur,
Se soit jamais passé, pour vivre, de son cœur !
Qu'on s'appelle Orliane, Antoine ou Gros-Guillaume,
C'est encor là, vois-tu, qu'est le plus beau royaume !

LA REINE, posant sa tête sur l'épaule de Carabas.

Je t'aime, il n'y a plus de reine...
Carabas...

(Le cor résonne plus impérieux.)
(Entre Azuline, très décoiffée, par la course sans doute. Coquillot suit.)

SCÈNE IX

LA REINE, CARABAS, AZULINE, COQUILLOT, puis RIQUETTE

AZULINE

Madame, entendez-vous, le cor sonne là-bas ?

LA REINE

Mais oui. Je l'entends bien. — Vois, même. Je l'écoute.
C'est très beau dans le soir.

AZULINE

Il faut nous mettre en route.

LA REINE

Quelle route ?

AZULINE

Parbleu ! Mais celle du palais,
Madame, et retrouver nos chevaux sans délais.

LA REINE

Ce que tu m'annonçais tout à l'heure, Azuline,
S'opère maintenant dans le jour qui décline...
Tous les buissons muets sont pleins d'oiseaux chantants

Et maintenant j'entends...

AZULINE

Hé ! Madame !

LA REINE

J'entends
Dans l'air où tous les bruits de la ville s'annulent
Sonner les clochetons légers des campanules...
C'est l'heure où dans les bois...

COQUILLOT, qui est remonté, redescend en tenant Riquette par la main.

Riquette !

LA REINE

... qu'on a fait
Exprès pour lui, l'Amour va rentrer...

COQUILLOT, serrant Riquette dans ses bras.

En effet !

CARABAS

C'est l'heure où secouant d'imbéciles tutelles
Les Reines aux buissons accrochent leurs dentelles !

COQUILLOT

Et c'est l'heure où trouvant aux baisers meilleur goût
J'embrasse impunément les filles dans le cou.

(Il embrasse Azuline, puis Riquette.)

RIQUETTE, *extasiée.*

La Reine !

AZULINE

Suis-je folle ou rêvé-je ?

LA REINE

Et c'est l'heure
Où découvrant que tout, fors l'Amour, est un leurre,
Ta Reine, abandonnant l'empire à plus malin,
Ne consent à régner que sur un vieux moulin.
J'abdique !

AZULINE, *les bras croisés d'indignation.*

Et votre peuple ?

LA REINE, *impérieusement dans une dernière lueur royale.*

Assez ! pas de réplique !
Qu'il se mette, s'il veut, mon peuple, — en République !

(Le cor s'éloigne. La nuit est complète. Le rideau tombe.)

CE QUE C'EST...

POÈME DIT PAR M. DE MAX

de la Comédie-Française.

CE QUE C'EST...

La Guerre, mon amour, il faut bien te le dire,
Ça n'est pas si terrible, en somme, que l'on croit.
Jette-moi ces journaux bavards qu'on te fait lire !
Qui n'a rien vu doit rester coi.

Ils t'ont mis sous les yeux d'effroyables images ?
Du sang ? Je m'en doutais. De la neige ? Parbleu !
Et puis « la morne Plaine » ?... Ah ! c'est du bel ouvrage,
Faut-il être bête, mon Dieu !

Écoute. Moi, je parle en connaissant la cause,
Car il me semble un peu, la Guerre, qu' « on » la fait !
Eh bien ! c'est bien moins rouge et c'est un peu plus rose.
La Guerre... écoute ce que c'est.

* * *

Matin, réveil : « Oh ! oh ! c'est blanc partout ! » Le givre...
(Je suppose qu'il a gelé pendant la nuit).
Eh bien, mais c'est charmant sur un ciel de vieux cuivre
Ce jeune argent qui craque et luit.

Les hommes, un par un, sortent de leurs tanières.
« Comment va? — Hé! frisco! — Bien dormi? — Bien dormi
« J'ai rêvé... » L'un revient d'Agen, l'autre d'Asnières.
L'autre... « À propos, et l'ennemi ? »

« L'ennemi ? Tiens, c'est vrai ! que le diable l'emporte ! »
Mais, bon Dieu, le voilà ! Sur la route... Chauffé,
Ça vient, ça fume... Et qui fumerait de la sorte ?
Le voilà, c'est lui... le café !

Le soleil monte. On voit renaître un paysage,
L'affût d'hier, les bois par le soir envahis,
Et le ruisseau prudent qui cache son visage...
— « Vraiment c'est un joli pays ! »

Un avion... j'entends son ronflement d'abeilles...
Nez en l'air : « Où va-t-il ? Bon voyage ! » Un lapin
S'esquive en emportant là-bas ses deux oreilles.
Ah ! mettre sur lui le grappin !

Augmenter d'un civet l'immuable ordinaire !
Et, troquant son Lebel pour un bon Lefaucheux,
Satisfaire aujourd'hui son rêve culinaire...
« Ah ! Pécuchon !... — Tais-toi, Micheux.

Tais-toi... » Voici venir le courrier des familles ;
A qui donc ce bonheur se va-t-il octroyer
De pouvoir, à côté de sa femme et ses filles,
Un moment s'asseoir au foyer ?

La soupe !... On la déguste en battant la semelle.
Un « quart » ayant rendu les cerveaux plus subtils,
On discute : « Il faudra que l'Espagne s'en mêle,
Et les Canadiens, où sont-ils ? »

« Le Russe a fait du bon travail »... On étudie
Ce rouleau compresseur qu'on voudrait plus pressé ;
Et, face à l'Occident, sur un fond d'incendie,
On voit tout l'Avenir dressé !

« Demain, vois-tu, Micheux, les hommes seront frères
En supprimant la cause on « amoche » l'effet.
Je supprime le Boche, auteur de nos misères,
Plus de cause, alors... C'est parfait ! »

Et dans le bon terrier, dortoir et réfectoire,
Qui nargue la sifflante et se rit de l'éclat,
On rentre, et l'on attend la prochaine victoire
En grignotant du chocolat.

Le soir vient. De plus près on songe à l'adorée.
On rêvasse. — On répond aux petits mots reçus.
Puis on s'endort enfin dans la paille dorée
Ainsi que le petit Jésus.



Voilà, mon cher amour, ce que c'est que la Guerre,
Qui t'en parle autrement, par la gorge, a menti !
La vérité, vois-tu, c'est qu'on n'y souffre guère
Que de l'absence, mon petit...

La Guerre, c'est tout çà. Le reste en vain tintaille.
. . . .
Cependant, tout à l'heure, ils ont tous remarqué
Que je ne t'avais point parlé de la « Bataille ».
C'est la place qui m'a manqué.

Tranchées de l'Aisne, 23 Novembre 1914.

TABLE DES MATIÈRES

VIEUX VERS

AMOUREUSE AMITIÉ

L'ÉCHÉANCE

VIEILLES LUNES

LE MARQUIS DE CARABAS

CE QUE C'EST...

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES ET Cie.

1.15

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

POÈTES CONTEMPORAINS

THÉODORE DE BANVILLE
Poésies complètes. . . . 6 vol.
Choix de poésies . . . . 1 vol.

HENRY BATAILLE
Le Beau Voyage . . . . 1 vol.
La Divine Tragédie . . . 1 vol.

ÉMILE BERGERAT
Ballades et Sonnets . . . 1 vol.
Glanes et Javelles. . . . 1 vol.

JULES BOIS
L'Humanité divine . . . 1 vol.

ABEL BONNARD
Les Histoires. . . . . . . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR
Choix de Poésies . . . . 1 vol.
Poèmes historiques et légendaires. . . . . . . 1 vol.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER
La Romance de l'Homme. 1 vol.

ANDRÉ CORTHIS
Gemmes et Moires. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET
Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
Par Vents et Marées . . . 1 vol.

ALFRED DROIN
Du Sang sur la Mosquée . 1 vol.

JUDITH GAUTIER
Poésies . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER
Poésies complètes. . . . 3 vol.

EDMOND GOJON
La Grenade . . . . 1 vol

FERNAND GREGH
La Chaîne éternelle. . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
L'Ame nue . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE
Poésies complètes. . . . 1 vol.

ADRIENNE DE LAUTREC
La Révolte. . . . . 1 vol.

JEAN LORRAIN
L'Ombre ardente . . . . . 1 vol.

JACQUES MADELEINE
A l'Orée . . . . 1 vol

MAURICE MAGRE
Les Belles de Nuit. . . . 1 vol.

CATULLE MENDÈS
Poésies complètes. . . . 5 vol.

MISTRAL
Mirèio . . . . 1 vol

JEAN RICHEPIN
La Chanson des Gueux. . 1 vol.
Les Caresses . . . . 1 vol.
Les Blasphèmes. . . . 1 vol.
La Mer. . . . . 1 vol.
Mes Paradis . . . . 1 vol
La Bombarde. . . . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH
Poésies complètes. . . . 4 vol.
La Jeunesse blanche . . 1 vol.

MAURICE ROLLINAT
Les Névroses. . . . . . . 1 vol.

EDMOND ROSTAND
Les Musardises. . . . . . 1 vol

MAURICE ROSTAND
Poèmes . . . . 1 vol.
Le Page de la Vie . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE
Poésies complètes. . . . 9 vol.

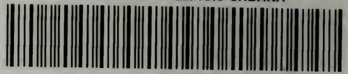
GEORGES TROUILLOT
Gavroche et Flambeau. . 1 vol.

PAUL VERLAINE
Choix de Poésies . . . . 1 vol.

MIGUEL ZAMACOÏS
L'Ineffaçable (La grande Guerre) 1 vol

La Couronne Poétique de Victor Hugo (1847-1902) . 1 vol.

11310. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 067603966